

Bulletin de la Société de Géographie d'Alger

et de l'AFRIQUE DU NORD

Procès-Verbaux des Séances de la Société

Trente-huitième année, 3^e trimestre 1933. n°135.

www.foughaliblog.canalblog.com

LES TOUAREG IFORAS

Les Iforas sont les premiers Touareg que nous ayions rencontrés après notre installation en Algérie. Un groupement de leurs tribus fait actuellement partie de nos Territoires du Sud. C'est Duveyrier qui les a étudiés le premier dans son livre célèbre sur les Touareg du Nord. Depuis cette époque divers auteurs s'en sont encore occupés, mais il reste néanmoins divers problèmes à élucider sur leur compte et c'est uniquement ceux-là que je veux examiner ici.

Pour que le lecteur ait un fil conducteur au milieu de l'enchevêtrement des détails que je vais être appelé à donner, j'annonce dès à présent les plus importants de ces problèmes, avec la solution que j'ai été amené à accepter.

1° Les Iforas, s'ils ont été les premiers peuples nomades qui se sont présentés à nous, comme je viens de le dire, ont été au contraire les derniers qu'ait connus l'antiquité. A l'époque arabe ils ont complètement disparu de l'histoire: aucun chroniqueur musulman ne les signale. J'attribue ce fait étrange à une arrivée inopinée sur le littoral vers la fin du monde antique, suivie d'un repli presque immédiat vers le désert dont ils venaient de sortir.

2° Deuxième conjecture: les Iforas me semblent être le même peuple que les Pharusiens des auteurs anciens et que les Four ou Bafour de la terminologie africaine.

3° Troisième problème: l'origine des Iforas doit être recherchée en Perse.

Pour l'examen de ces diverses questions je m'appuierai sur les recherches des auteurs qui s'en sont déjà occupés, mais au préalable quelques notions d'ensemble: sur leur nom, leur habitat actuel et les particularités de tout genre qui les distinguent sont indispensables.

NOM

Duveyrier, suivant la mode de son époque en matière de transcription des noms indigènes, écrit les *Ifoghas*. Depuis lors le Père de Foucauld, d'accord avec M. René Basset et Motylinski, a adopté la graphie Ifor'as. L'apostrophe note l'occlusive glottale ou coup de glotte; cette indication, importante pour de savants linguistes, n'a rien à faire avec la transcription en langue vulgaire. J'écrirai donc avec tout le monde Iforas.

Mais il convient de remarquer qu'en réalité cette graphie n'est pas tout à fait d'accord avec la prononciation de nos tribus du Sud qui disent très franchement *Ifourass*. Divers auteurs s'en écartent aussi. C'est ainsi que M. Delafosse adopte l'orthographe Iforhass, le colonel Abadie Iforhas.

Ces divergences sont d'ailleurs au fond sans réel intérêt et montrent seulement la difficulté d'interprétation de ce phonème pour les étrangers, qu'ils soient européens ou indigènes.

Un détail beaucoup plus important à prendre en note, c'est qu'au singulier le nom des Iforas ne devient pas Fourassi comme le disent communément nos arabes sahariens; les touareg disent un *Faghis* (Duveyrier l.c. p359) ou un Afar'is (Cortier. *D'une rive à l'autre au Sahara* p. 300). Ce fait permet de comprendre pourquoi certains peuples étrangers adoptant la forme pluriel de leur nom ont pu écrire comme les latins *Ifuraces* (qui se prononçait sans doute Ifouracess se rapprochant beaucoup du terme employé de nos jours par leurs voisins arabes) ou Four comme l'ont fait autrefois la plupart des peuples nègres qui les entouraient.

Au contraire ceux qui ont formé la transcription de ce nom d'après le singulier Faris ont obtenu *Pharusii*, comme les géographes grecs de l'antiquité et les latins qui les ont copiés. J'aurai à revenir plus loin sur ce fait.

La voyelle I qui précède leur nom est le suffixe formatif du pluriel en berbère; normalement ce nom pourrait se terminer en N comme dans la plupart des autres tribus berbères et donner *Ifouran*, *Ifouren*, *Ifouracen*. Néanmoins on ne peut dire que cette forme est irrégulière. Le Père de Foucauld dans sa *Grammaire et dictionnaire français touareg*, paru sous le nom de A. de Motylinski, nous apprend que le pluriel peut aussi se former au moyen d'un A placé soit avant la dernière articulation,

soit en remplacement du son voyelle final du singulier (p. 9). C'est bien ce qui se produit dans le cas présent, mais les noms de cette sorte sont assez rares chez les Touareg. Lorsque ce sont véritablement des noms ethniques et non des noms toponymiques comme la plupart des dénominations de tribus targuies, ils semblent indiquer une origine iranienne, de même que les noms terminés en k indiquent une provenance arménienne.

(2)

HABITAT DES IFORAS

Les tribus avec lesquelles nous sommes entrés en contact au milieu du siècle dernier ne sont pas les seules collectivités targuies qui aient droit à ce nom d'Iforas. On en connaît plusieurs autres, mais leur situation sociale dans l'ensemble de la nation des Touareg est très différente. Les unes sont classées comme nobles, d'autres comme maraboutiques, d'autres enfin comme serves.

Ces différences fréquentes au Soudan aussi bien chez les Maures de l'Ouest que chez les Touareg ne sont ni invariables ni définitives et on aurait tort de leur attacher une trop grande importance. L'exemple même des Iforas le montre.

Chez les Touareg, les tribus nobles sont celles qui ont pu conserver assez de puissance pour repousser les agressions de leurs voisins et conserver leur indépendance pleine et entière; les maraboutiques sont celles qui n'ayant plus assez de force pour défier les attaques des tribus les plus vaillantes et les plus audacieuses, se sont réfugiées dans cet état spécial, créé par l'Islam, de gens consacrés à la prière et aux pratiques religieuses qui leur valent de ne pas être pillées comme le commun des nomades. Enfin les serves sont celles que leur faiblesse ou le revers de leurs armes ont contraint à solliciter la protection de puissants voisins chez lesquels elles se réfugient souvent et auxquels elles paient de toute manière une redevance plus ou moins forte.

Je vais examiner tour à tour les différents groupes d'Iforas en indiquant leur localisation et les particularités qu'ils peuvent présenter. Je procède du Nord au Sud dans cette énumération.

1. GROUPE DES IFORAS DU NORD

Ce sont les premiers hommes voilés avec lesquels nous avons eu affaire. Si mes souvenirs sont exacts c'est le lieutenant de Colomb, commandant supérieur du cercle de Géryville, qui au cours d'une tournée administrative à Metlili des Chamba, au Sud du Mzab rencontra le premier quelques touareg Iforas venus dans ce Ksar pour commercer. A cette époque, on doit s'en souvenir, les Chamba et les oasis où ils possédaient des palmiers, Metlili, El Goléa et même Ouargla relevaient de la Division d'Oran. Les Chamba avaient de bonnes relations à ce moment-là avec les touareg. Les Iforas, qui paraissent avoir eu toujours des tendances à s'avancer vers le Nord, venaient commercer librement dans leurs oasis; ils campaient notamment dans l'Igharghar inférieur où ils se considéraient presque comme chez eux. Cet état de choses subsista jusqu'au massacre de la Mission Flatters.

Quoiqu'il en soit l'accueil bienveillant du Lieutenant de Colomb dissipa la crainte et les méfiances habituelles des Touareg qu'il rencontra et qui avaient peut-être été attirés expressément par notre khelifa Si Hamza chef des Oulad Sidi Cheikh qui nous était alors tout dévoué,

A ce moment les Iforas avaient aussi précisément à leur tête une personnalité des plus remarquables, le célèbre Cheikh Otsmane ag el Hadj el Bekri ben el Hadj el Fakhi, dont Duveyrier nous a fait connaître l'intelligence et le noble caractère.

Par l'entremise de Si Hanna on décida ce personnage à faire un premier voyage à Alger en 1855. Il y revint en 1858. Ces relations eurent pour résultat le voyage de Bonnemain à Ghadamès en 1855, celui d'Ismâïl ben Derba à Ghat en août 1858 et celui de Duveyrier dans le pays des Ajjer en 1860-1861, effectués grâce à l'appui de Cheikh Otsmane.

Le charme personnel de Duveyrier, son enthousiasme juvénile, sa résistance physique et sa patience à toute épreuve lui permirent de vivre dans les campements des Iforas depuis l'été 1860 jusqu'en septembre de l'armée suivante et de rapporter une moisson de renseignements tout il fait inédits et d'un prix inestimable.

On peut lui reprocher d'avoir vanté un peu trop les qualités des touareg' en dissimulant leurs défauts ce qui causa plus tard

de fâcheux déboires, mais il semble bien que ce fait est dû à ce qu'il s'est trouvé en contact intime avec les Iforas chez lesquels le noble caractère qu'il vantait paraît beaucoup plus développé que chez les autres Touareg (1).

La chronique saharienne prétend qu'au hasard des "Ahal " il aurait eu un enfant d'une belle targuia, ce qui montre bien l'accueil qu'il reçut, lui isolé, dans les tentes de ce peuple. Si le fait est exact, il est certain que la mère et l'enfant n'ont pas vécu car lorsque nous reprîmes contact avec les Iforas ils auraient été des premiers à se réclamer de ces illustres relations et à venir mendier vivres, cadeaux et places comme excellent à le faire les voilés, y compris les Iforas.

Duveyrier a aussi contribué à répandre cette idée fautive et persistante que les Garamantes étaient des nigritiens. Les cultivateurs des oasis du Fezzan comme ceux de bien d'autres oasis sahariennes sont tous des noirs, le sang noir pouvant seul résister au climat de ces bas-fonds chauds, humides et malsains. Les esclaves nègres amenés du Soudan ont pu se mélanger avec eux, mais ne constituent pas le fonds de la race.

Le peuple qui a apporté le nom de Djerma (Garama) qui nomadisait entre le Bagradas et le lac Noubia (Tchad), qui chassait dans des chars attelés de quatre chevaux, qui entretenait des meutes de chiens assez puissantes pour qu'un de leurs princes ait pu grâce à eux recouvrer son trône, qui plus tard emmenait les Romains à la conquête du Soudan, ce peuple-là n'était pas noir. C'était un peuple de conquérants blancs qui avaient tout soumis à leur loi et dont les agriculteurs noirs auxquels on attribuait le même nom n'étaient que les khammès et les serfs, taillables et corvéables à merci.

De nos jours nous appelons encore gens de Touggourt, gens d'Ouargla, les cultivateurs noirs attachés à la culture du palmier et en même temps les pasteurs nomades qui les dominent et nomadisent autour des oasis.

Cette digression n'est pas inutile, car les Iforas ont fait partie je pense à certains moments de l'empire de Garamantes; l'expédition que Julius Maternus dirigea vers le Sud avec le

(1) Voir sur ce point G. Killian, *Au Hoggar*, p. 179 et 180 qui abonde dans le même sens.

concours du roi des Garamantes avait peut-être pour but de soumettre ou de ramener dans le devoir les Iforas de l'Adrar dont je parlerai plus loin.

Après Duveyrier, le contact fut repris en 1862 à Ghadamès par la mission Mircher, de Polignac, avec les Ajjer et notamment avec les Iforas, dont Ghadamès a toujours été le principal centre d'attache et de ravitaillement, mais si faiblement qu'il n'y a rien il en dire.

Quant à la plupart des tentatives qui suivirent: Largean (1871), Dournau-Duperré (1874), d'Attanoux (1893), faites sans une préparation suffisante elles n'eurent aucun résultat utile.

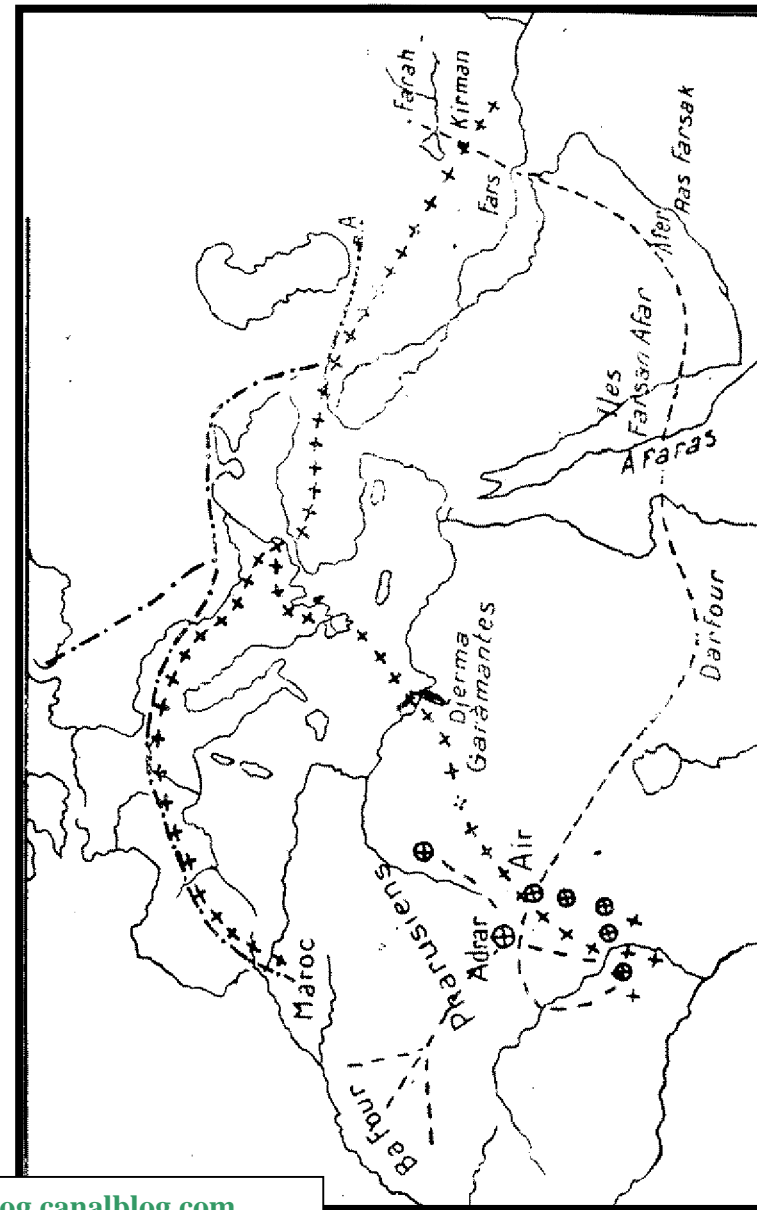
Sont seuls à noter les voyages entrepris par les Pères Blancs Richard et Kermabon à Tikharmelt en 1878 qui auraient pu renouer les bonnes relations entamées par Duveyrier si dans une seconde tentative ils n'avaient pas été arrêtés net et massacrés sans doute à l'instigation des gens de Ghadamès.

Les reconnaissances de Bonnemain en 1855 et de la Mission Mircher effectuées par des officiers français avaient en effet alarmé les Turcs qui avaient renforcé leur occupation de Ghadamès, ce qui donna de l'assurance au parti hostile aux Français.

Ce sont surtout les reconnaissances de Foureau qui contribuèrent à créer à nouveau avec les Iforas des relations solides. C'est sans doute à sa manière de faire prudente, franche et loyale que nous devons d'avoir conservé l'amitié d'Abdennebi neveu de Cheikh Otsmane qui fut son principal guide et grâce auquel la mission Foureau-Lamy put réussir dans son entreprise et arriver jusqu'au Soudan.

Mais les Iforas, en guidant ainsi toutes nos reconnaissances et en favorisant notre avancement, s'étaient attirés l'animosité des autres populations du Sud et notamment de leurs frères touareg qui les razièrent si bien qu'ils n'eurent plus d'autre ressource que de céder aux sollicitations du Général de Laroque. Une partie d'entre eux sous la direction d'Abdennebi, neveu de Cheikh Otsmane et fervent mokaddem des Tidjania vint s'installer au Souf près de la Zaouïa de Guemar.

Ils fréquentaient autrefois cette région, on doit le remarquer. Plusieurs personnages importants des Oulad Sidi Moussa y sont enterrés.



..... Direction suivie par les perses des villes du Nord indiquée par les noms de leurs cités transportés au Maroc



Groupements actuels des Iforas

----- Direction suivie par les Farsis indiquée par la diffusion de la racine FR

++++ Direction suivie par les Germaniens indiquée par la racine GRM parfois altérée en GMR

www.foughaliblog.canalblog.com

CARTE SCHEMATIQUE DES MIGRATIONS DES PERSANS
Les migrations modernes ont suivi la route des invasions musulmanes

Sidi Ahmed el Foki aurait son tombeau il El-Oued sur la place du marché (1).

Cet exode des Iforas en territoire français ne faisait pas l'affaire de leurs ennemis et même de certains d'entre eux, voir de parents d'Abdennebi opposés à toutes relations avec les Français.

On peut tenir pour certain que le massacre du Marquis de Morès par de vulgaires bandits originaires des Chamba d'Ouargla, eut pour but de faire revenir les fugitifs. Un neveu d'Abdennebi fut compromis dans cette affaire qui eut le résultat souhaité, car Abdennebi fut abandonné par la plupart des tentes qui l'avaient suivi et qui rentrèrent peu à peu dans leur pays.

Sur ces entrefaites, la prise d'Insalah en 1900 et la soumission du Hoggar trois ans plus tard avaient changé la face des choses et on put installer Abdennebi avec le titre de caïd à Temassinine où une partie des Iforas vint le rejoindre.

Un de mes successeurs à Insalah, le Capitaine Charlet, a consacré dans le bulletin de la Société (1) un article aux principales tribus Ajjer et on y trouvera une quantité de détails intéressants sur les Iforas. En comparant son étude à celle de Duveyrier on peut relever des différences qui montrent bien avec quelle rapidité s'altèrent les traditions dans ces tribus à peu près privées d'écriture, car les caractères Tifinagh totalement démunis de voyelles ne peuvent servir à la transmission de la pensée humaine que dans des cas très restreints.

C'est ainsi que les Iforas du Nord considèrent plus comme étant des leurs le petit groupement des Iforas n'Tobol attachés aux Imanan, contrairement à ce que nous dit Duveyrier. Nous assistons là à notre époque à cet émiettement si caractéristique des tribus targuies.

Cependant ils reconnaissent encore qu'ils sont venus de la région d'Es Souk au sud de l'Adrar des Iforas et les Oulad Moussa spécifient que c'est au milieu du XVIIe siècle qu'ils arrivèrent dans la région située au sud de Ghadamès.

Ce point est très important et j'attire sur lui l'attention du lecteur car il nous donne la solution d'un problème historique sur lequel je reviendrai, celui de la disparition totale des Iforas de l'horizon des auteurs musulmans.

Bien qu'ils disent maintenant n'avoir rien de commun avec les Iforas de l'Adrar, il est plus que probable qu'ils s'étaient séparés d'eux et avaient essaimé vers le Nord sans doute au V^e siècle de notre ère. Ils étaient vraisemblablement venus occuper la place laissée libre par l'exode des Lemta, autre peuple voilé, qui à la suite de ses luttes avec les Romains avait abandonné de guerre lasse le pays pour se réfugier au Sous Marocain où les chroniqueurs arabes signalent leurs tribus jusqu'au XIV^e siècle.

Mais ils ne furent pas plus heureux que leurs devanciers car ils se heurtèrent aux troupes byzantines de Jean Troglita et à la suite de la mort de leur chef Karkasan tué à la bataille des champs de Caton en 547, ils durent s'enfuir à leur tour. Au lieu de gagner l'Occident ils se replièrent sur l'Adrar oriental qui paraît avoir été leur point de départ.

Ce ne fut que longtemps après qu'ils tentèrent à nouveau de s'établir dans le Nord et entre temps, les savants qui fabriquaient les généalogies des Berbères n'ayant pas eu connaissance de leur nom, s'abstinrent de leur donner un ancêtre et d'établir leur lignée.

Le groupement des Iforas du Nord occupe en définitive des parcours beaucoup plus restreints que lors de notre arrivée en Afrique. **Temassinine où est la koubba de Sidi Moussa, personnage religieux vénéré de leur tribu en marque à peu près le centre**; certaines de leurs tentes s'installent pour gagner leur existence auprès de la ville tripolitaine de Ghadamès.

Les Iforas du Nord en particulier la fraction des Oulad Sidi Moussa ont la prétention d'avoir parmi leurs ancêtres un descendant du prophète Mohammed, ce qu'il est assez difficile de vérifier.

Le fait n'a assurément rien d'impossible eu raison de l'invraisemblable diffusion de ce sang parmi les populations musulmanes de l'Afrique du Nord. On sait qu'après la mort du prophète les arabes mirent un véritable acharnement à réduire sa descendance mais qu'ils n'y parvinrent pas. Un descendant

(1) Capitaine Charlet. *Imanrassaten, Oraren, Iforas*. BSCG, 4e 1933, p 664 _ le lieutenant de Gardel, dans un travail inédit sur les Ajjer, répète la même affirmation au sujet de ce fait qui paraît actuellement inconnu des Souafa.

(1) Capitaine Charlet, l.c. p. 664,

de la branche de son petit fils Hassen, Idris ayant gagné le Maroc put, grâce aux qualités prolifiques de la race berbère, inonder tout l'Occident de son innombrable progéniture. Il est inutile de dire qu'à l'époque actuelle il reste bien peu de sang arabe dans les veines de tous ces nobles, ils s'appellent en effet Cheurfat du terme Arabe Chérif qui veut dire noble.

Il est d'autre part probable que dans les premiers siècles de l'islamisation de la Berbérie, tous les aventuriers arabes qui venaient exploiter les populations de l'intérieur nouvellement converties et leur demander femmes et richesses, se disaient de purs descendants du prophète.

De savants traités comme le *Kitat el Ansab*, suivent dans leurs principales ramifications les familles des Cheurfat chez les musulmans de l'Afrique du Nord. Il est inutile de dire qu'on n'y trouve pas les Iforas, ce qui n'est cependant pas une raison pour rejeter leurs prétentions.

Quoiqu'il en soit, tous les Iforas y compris ceux du Nord, sont regardés comme ayant du sang des Cheurfat et ils se distinguent d'une manière générale par leur foi sincère, une véritable piété et des qualités morales indéniables. Le caractère de fanatisme xénophobe et de superstitions qui forment souvent le fond des croyances de certaines populations sahariennes ne paraît pas être commun chez eux. Mais il est possible que leur conception des choses religieuses soit due à l'origine persane que je leur attribue plutôt qu'à l'ascendance arabe dont ils se prévalent.

Les Iforas du Nord sont appelés Dag Elemtei par leurs frères de l'Adrar, ce qui semblerait indiquer qu'ils ont fait partie, tout au moins pendant quelque temps, du peuple des Lemta que les généalogistes arabes rattachent à la deuxième race des Sanhadja inventée par eux. On se rappellera à ce propos que les Touareg en général sont appelés du nom générique d'Ilemtien par leurs voisins berbères non voilés et qu'il reste encore dans la petite oasis Barakat voisine de Ghat une tribu d'Ilemtien devenus sédentaires. Ces divers faits montrent bien que les Lemta étaient primitivement fixés en Tripolitaine et que leur nom vient bien de celui de la ville de Lemta (Leptis magna) et non de celui de l'antilope Lamt (Oryx leucoryx Pall.) comme l'ont imaginé les étymologistes arabes de l'Ouest

(6)

II GROUPE DES IFORAS DE L'ADRAR.

Dès l'année 1901 nous avons eu quelques notions sur les Iforas de l'Adrar et de l'Air données par H Sarrazin dans son livre sur les *Races humaines du Soudan français*. Il les emprunte intégralement à un travail de M. l'Officier interprète Mohammed ben Said, qui a d'ailleurs peu après publié dans la Revue Tunisienne de 1903, une étude sur les *Touareg de la région de Tombouctou* où elles se trouvent reproduites sous une forme peu différente.

Un peu plus tard, après la soumission du pays des Hoggar, les officiers des compagnies sahariennes entrèrent en contact avec eux. Les explorateurs Chudeau et E.F. Gautier (1) traversèrent leur pays. Mais c'est spécialement le lieutenant Maurice Corlier de l'Infanterie coloniale qui les étudia en 1907. Il a parcouru l'Adrar pendant un bon mois (25 avril au 29 Mai) et a pu voir à loisir choses et gens. La seconde partie de son livre *D'une rive à l'autre du Sahara* est consacré à l'Adrar des Iforas et présente la plus grande importance au point de vue de la connaissance du peuple dont je m'occupe. J'aurai à emprunter mais parfois aussi à combattre certaines de ses conclusions. Les Iforas de l'Adrar relèvent directement de Tombouctou.

Il considère avec raison les Iforas du Nord comme un essaim de ceux de l'Adrar. Comme Duveyrier il estime que les Iforas ne sont pas des Touareg nobles et écrit à ce sujet le passage suivant: " *Les Iforas ne sont pas au sens strict du mot des nobles. Immigrés dans l'Adrar, sans origine aristocratique reconnue, ils payèrent tribut aux Ioulliminden, pendant tout le temps que ceux-ci occupèrent le pays. Par le départ des Ioulliminden, ils devinrent libres, chefs du pays et eurent des tribus intrads : mais cette situation de fait ne les fit pas nobles en droit et ce qui met cette distinction en évidence, c'est que les Ahaqgar nobles ne se mélangent pas en général avec les Iforas.* "

Les assertions contenues dans ce passage ont été reproduites par M. R Verneau, ce qui ne l'a pas empêché de comprendre leurs mensurations avec

(1) R. Chudeau: Sahara Soudanais. _ E.F. Gautier: Sahara Algérien - Etudes d'ethnographie saharienne.

Celles des tribus nobles les plus pures des Aouliminden (1).

Elles me paraissent fort contestables. Pourquoi considère-t-il les Iforas comme immigrés dans l'Adrar alors qu'il reconnaît que les Aouliminden sont venus s'implanter de force dans le pays et en sont repartis de leur plein gré. Les indications de Strabon sur les Pharusii que j'identifie comme on va le voir avec les Iforas, montrent au contraire qu'ils n'ont pas changé de place depuis deux millénaires au moins.

J'ai dit plus haut que leur nom de *Faris* au singulier expliquait la transcription grecque. Strabon fait en outre remarquer qu'ils venaient commercer à Constantine en traversant des marécages qui sont sans doute ceux de l'Oued Rir, où en certaines saisons les fonds chotteux qui séparent les oasis peuvent être assez désagréables à passer.

Il nous dit aussi que dans le pays des Pharusiens l'été est la saison des grandes pluies, et que l'hiver y est au contraire la saison sèche ce qui montre bien que leur habitat se trouvait au Soudan et non dans le Sud du Maroc comme le pense M. Stephane Gsell (2).

Cette interprétation me paraît inadmissible pour diverses autres raisons. En Berbérie les grandes voies commerciales se dirigent en général perpendiculairement à la Iller; c'est une règle absolue qui n'est enfreinte que dans des conditions exceptionnelles : état de guerre ou disette complète dans les contrées à traverser. Je ne connais qu'une exception à cette règle, celle des Saïd Otba d'Ouargla qui au lieu de remonter tous les ans droit au Nord, se dirigent obliquement vers Tiarèt pour y faire leurs achats de céréales, passant ainsi une partie de leur année à voyager. Le fait est facile à expliquer. Toutes les tribus placées plus Nord partant en même temps qu'eux ne leur laissent plus ni pâturages ni places sur le parcours qu'ils devraient effectuer: ils sont donc obligés d'effectuer un trajet plus long mais moins encombré.

On ne saurait donc admettre que les Pharusii aient eu à traverser le Chott Gharbi, le Chott Chergui, les deux Zahrez, le Hodna pour venir à Constantine.

D'ailleurs Strabon dit qu'ils habitaient à l'intérieur. En rapportant qu'ils étaient incriminés d'avoir, d'accord avec les Nigretes, détruit 300 établissements tyriens de la côte atlantique. il raille doucement les auteurs de cette accusation en faisant remarquer qu'eux-mêmes placent les Pharusii à trente jours de la mer (Strabon III 40) ce qui rendait bien difficile l'accomplissement de pareils ravages.

Trente journées de marche pour des Sahariens cela représente environ 1.500 kilomètres vers l'intérieur. L'auteur grec ne soupçonnait pas les distances incroyables que parcourent les harkas des nomades africains, qui faisaient et font encore couramment des trajets semblables. Ces trente jours de marche ne nous mènent pas jusqu'à l'Adrar des Iforas; mais ils nous font dépasser sensiblement, quel que soit le point de la côte atlantique que l'on veut considérer, les limites du sud marocain proprement dit. Je crois d'ailleurs, comme je l'indiquerai plus loin, qu'avant l'époque arabe l'habitat des Iforas très vaste encore maintenant, l'était beaucoup plus et s'étendait fortement vers l'Ouest.

En tout cas il ne saurait être question de faire traverser aux Pharusii les hauts plateaux oranais et leurs bas-fonds qui d'ailleurs s'évitent très facilement, tandis que dans la vallée de l'Igharghar on est obligé pour avoir de l'eau d'aller d'une oasis à l'autre en traversant des sebkhas qui étaient autrefois mouillées,

D'autres passages de Strabon demandent à être expliqués; c'est ainsi que d'après lui les Pharusii connaissent l'usage des chars de guerre. Admettons les chars de guerre; ils devaient en avoir dans la même proportion qu'ils ont des chevaux aujourd'hui, c'est-à-dire en nombre infime et pour faire comme les gens du Nord, qui en avaient certainement, car tous les auteurs anciens l'affirment.

Au temps de Strabon les Pharusii se tenaient encore en relations avec les Maurusii, c'est-à-dire avec les gens du Maroc en traversant le désert qui les séparait; ceci est encore une preuve qu'ils n'habitaient pas le sud du Maroc comme je viens de le dire.

(1) R. Verneau: résultats anthropologiques de la mission Girancourt en Afrique Occidentale. L'anthropologie 1916. – M de Girancourt lui-même classe au contraire les Iforas parmi les tribus nobles les plus pures, d'après les archives du cercle de Gao et les traditions du pays.

(2) Voir à cet égard les réflexions de M André Berthelot: l'Afrique saharienne et soudanaise, p246.

Mais il y a peut-être une autre interprétation possible. Un groupement, le plus méridional, des Iforas, a donné son nom à un affluent asséché du Niger où on exploite des salines, le Dallol Foghas. Ce Dallol se jette dans une autre vallée du même genre le Dallol Maori. Il y avait donc peut-être encore à cette époque un peuplement de Maures au Soudan qui aurait disparu depuis lors et avec lequel les Pharusii pouvaient très bien être en contact.

Enfin Strabon nous dit que pour la traversée du désert les Pharusii suspendaient des outres d'eau sous le ventre de leurs chevaux. Cette manière de procéder étant tout à fait impraticable (j'en appelle à tous les sahariens) j'y ai vu la preuve de l'existence du chameau chez les Pharusii; car c'est le mode d'attache encore universellement répandu chez tous les chameliers du désert. Strabon et les Grecs ne connaissaient pas cet animal, refoulé dès cette époque par les agriculteurs du Tell, et il a appliqué au cheval une information qui concernait le chameau.

M. de Zeltner avec lequel j'ai discuté la question veut qu'on prenne ce passage de Strabon au pied de la lettre et il m'a affirmé qu'il avait vu des maures de l'Ouest agir ainsi. Je ne saurais donc douter de l'inexactitude du fait, mais je pense qu'il prouve bien le manque d'expérience complet du cheval des maures de l'ouest qui n'en ont guère plus que les Touareg.

Le transport de l'eau sur les équidés se fait en mettant les récipients le plus haut qu'il est possible, soit sur leur flanc, soit même sur leur dos. Suspendus entre les jambes ils seraient promptement hors d'usage. Cette pratique ne peut être employée que pour de très courtes distances, avec tous les aléas qui peuvent en résulter. Elle n'est pas de mise pour une longue route.

Pour en finir avec Strabon, on remarque que d'après lui certaines tribus de Pharusii vivaient dans des abris souterrains. Les peuples qui ont cette coutume maintenant encore (1), sont ceux qui vivent au pourtour de la petite Syrte, Nefousa, Matmata, etc. Or précisément il y a dans cette région un Djebel Ifren; les berbères Beni Ifren qui ont joué un rôle important dans l'histoire de la Berbérie en sont issus;

(1) Les Touareg utilisent les cavernes de leur pays comme cachettes ou magasins temporaires, jamais comme habitations.

d'autre part en berbère le terme *ifri* signifie caverne. Enfin la racine de ces divers mots est la même que celle de l'ethnique Iforas.

En voilà assez pour légitimer un volume d'hypothèses et de commentaires que je m'abstiendrai de faire, tout en reconnaissant que ces faits ont pu motiver le passage visé de Strabon. J'aurai à m'occuper un peu plus loin de ces Beni Ifren.

Pour en revenir aux opinions du Lieutenant Cortier sur la situation sociale des Iforas, je ferai remarquer qu'un des leurs, le propre frère de Cheikh Otsmane, El Hadj Ahmed ag el Hadj Bekri a été Amenoukhal des Touareg Hoggar en vertu des lois de succession matriarcale, parce qu'il était né d'une mère Kelghela épousée en secondes noces par son père.

Il semble que dans l'occurrence il ait été influencé par les idées de son entourage d'Aoulliminden soudanais qui se rappellent d'avoir autrefois imposé leur domination et un tribut aux Iforas de l'Adrar. L'officier interprète Mohammed ben les regarde au contraire comme nobles.

Cortier insiste dans son étude sur les différences sensibles qui existent entre les coutumes des Iforas de l'Adrar et celles des autres Touareg, ainsi que sur leur supériorité morale. Je reviendrai plus tard sur ce sujet quand j'aurai à m'occuper des différences somatiques que l'anthropologie nous révèle également d'une manière encore plus précise.

Il estime que les Iforas de l'Adrar ont été jadis convertis à la religion catholique et il en trouve la preuve dans la persistance de certains mots latins employés par les chrétiens: angelous (ange) amerkid (mérite religieux de merces, mercredi) abek kad (péché de peccatum) tafaski (pâques, fête religieuse) p283.

A ce point de vue je partage son avis qui est aussi celui de Duvevrié (l.c. p. 114). L'affectation avec laquelle ils ont employé la croix dans tous leurs objets d'usage courant me paraît significative. On ne comprendrait pas que sans un motif puissant comme la ferveur religieuse ils aient remplacé le pommeau de la selle africaine encore en usage plus à l'ouest, par une croix, fort élégante il est vrai, mais qui est essentiellement incommode, fragile et même dangereuse. Cette observation s'applique à l'ensemble des Touareg.

Mais où je ne saurais suivre Cortier c'est lorsqu'il donne comme postulat son opinion que leur habitat était plus septentrional que les premiers siècles de l'ère

chrétienne et qu'ils se sont sûrement trouvés en relation avec les peuplades latines et catholiques de l'Afrique romaine.

Je pense que les missionnaires chrétiens, notamment ceux qu'a envoyés en dernier lieu Justinien chez les Berbères du sud, après le triomphe de ses armées, ont suffi pour opérer ou pour achever leur conversion.

J'arrive ici à un point important. Les Iforas de l'Adrar ont-ils été connus des Romains? On sait qu'à leur époque les peuples que nous appelons Touareg étaient les célèbres Garamantes du nom de leur capitale Garama dont les ruines se voient encore au Fezzan. Des fragments de Marin de Tyr nous apprennent que sous Domitien' (81-96) diverses expéditions furent envoyées à l'intérieur de l'Afrique.

Il ne serait pas impossible que l'une d'elles soit passée chez eux. En effet les découvertes tout récentes de M. Reygasse nous apprennent que le célèbre tombeau de Tin Hinane, la princesse mystérieuse que les Touareg se donnent comme aïeule dans leurs légendes, n'était pas autre chose qu'une redoute romaine, élevée sans doute pour faciliter le ravitaillement et le repli d'une reconnaissance voire la surveillance du pays, pendant l'exécution de cette opération. Elle dut être évacuée aussitôt après et les gens du pays l'utilisèrent peut-être pour y installer leur reine, puis ensuite pour l'y ensevelir, en entourant depuis lors ce monument d'un respect superstitieux.

Abalessa où se trouve cette redoute antique est précisément sur la route qui mène du Fezzan à l'Adrar des Iforas.

D'autre part Marin de Tyr nous a appris qu'un chef romain, Julius Maternus, appuyé et guidé par les contingents de Marsyas prince des Garamantes, était parti dans l'intention d'atteindre les régions africaines d'où on apportait l'or. Il ne semble pas qu'il ait réussi dans cette entreprise mais il parvint à l'*Asigymba regio* qui se trouve à 24680 stades, c'est-à-dire à 4565 kilomètres de Leptis Magna. L'*Asigymba regio* que l'on a voulu identifier avec l'Air ou Absen est à une distance qui ne concorde pas avec les données précises que nous avons maintenant sur cette dernière région, mais elle est indiquée par Marin de Tyr comme étant le paradis des rhinocéros.

A notre époque le paradis des rhinocéros c'est le Dar Fertit « l'habitation du rhinocéros », appellation composite formée du mot arabe Dar qui signifie

maison et du mot *fertit* appartenant, je crois à la langue rouna et qui signifie rhinocéros. C'est là que tout le monde va se procurer leurs cornes si recherchées en Orient. Il est probable qu'à l'époque romaine il devait en être de même. Cet animal a du être toujours beaucoup plus rare dans l'Afrique occidentale si on en juge par le petit nombre de gravures rupestres qui le représentent.

On peut objectiver avec raison que Leptis magna, Abalessa, l'Adrar, l'Agisymba regio, ne sont pas en ligne droite mais quelle est l'expédition africaine même à l'époque actuelle qui a pu se développer suivant une direction rectiligne. Ouargla a été pris en partant de l'Oranie ainsi qu'El-Goléa. Plus tard Cottenest, partant à l'Est de la Koudia du Hoggar pour poursuivre quelques bandits est revenu par l'Ouest. Toutes nos reconnaissances sahariennes ont opéré de cette manière qui est d'ailleurs conforme aux règlements militaires.

Les 4565 kilomètres que nous concède Marin de Tyr doivent être pris sur une ligne courbe: au retour Julius Maternus put passer par le Mont Bardetus (Bardaï) chez les Tebous. En cours de route il était resté presque partout chez des sujets des Garamantes. Ptolémée nous apprend que les Calètes (Ket Eti) étaient à la pointe occidentale du lac Nouba (Tchad) où ils sont encore, en voie de disparition (1). Nous savons par les explorateurs modernes que les Touareg sont allés jusqu'au Sud du Tchad et que certaines populations jusqu'à Dikoa sont imprégnées de leur sang.

Je pense donc que les romains connurent les Iforas, mais ils ne nous ont pas plus conservé leur nom que celle des autres tribus Garamantes. Ces questions paraissent les avoir laissés indifférents.

(8)

III GROUPEMENT DES IFORAS DE L'Air

Nous avons sur l'Air les témoignages à peu près concordants du Lieutenant Jean et du Colonel Abadie, de l'infanterie coloniale.

(1) Commandant Cauvet : *La formation celtique de la nation targuie*, BSCG, II, 1926, p195. – Dans la Nigéria anglaise, on les connaît sous le nom de Koyam, qui est celui du district où ils habitent dans cette contrée habituellement.

Le premier, qui fut le créateur du poste d'Agadès en 1904-1905; quelques années après le passage de la Mission Foureau-Lamy, les a fait figurer dans son livre sur les Touareg du Sud-Est, l'Aïr (1909).

Le colonel Abadie les mentionne également dans ses nomenclatures de la Colonie du Niger (1927). Voici le résumé de ce qu'ils nous apprennent à ce sujet:

Plusieurs fractions des Iforas de l'Adrar oriental sont jadis venues en Aïr. Deux d'entre elles les Iforas Ikoungouman et les Iforas Ioussouasan ont été accueillies par les Kel Ferouane qui les considèrent comme leurs imrads et les traitent comme tels, puisqu'ils sont venus se mettre à leur merci. Les Kel Ferouane qui nomadisent autour d'Agadès au Nord, sont des plus turbulents parmi les Touareg de l'Aïr et on les considère comme appartenant à une race différente des autres Kel Oui qui sont les habitants voilés de cette région fortement mélangés de sang nègre.

En même temps que ces deux tribus étaient arrivées deux autres des Iforas de l'Adar. L'une a complètement disparu, sans doute fondue et agrégée aux différentes tribus de l'Aïr, ce qui est assez extraordinaire car chez les Touareg les tribus éparpillées mêmes réduites à quelques tentes conservent leur autonomie et leur indépendance. Enfin la quatrième a poussé jusqu'au Damergou où nous allons la retrouver un peu plus loin.

Il est intéressant de donner ici l'appréciation formulée par le Lieutenant Jean (l. c. p104, note 2) sur les Iforas de l'Aïr car elle est conçue dans un esprit très différent de celles de Duveyrier et de Cortier: le nom d'Iforas, dit-il, "s'applique à des hommes absolument libres, nobles, mais pauvres, dangereux et déconsidérés. Ce sont des Touareg sur lesquels on conserve des doutes: on les croit issus de la tribu de Kallantasar (Kel Antassar) qui vivait autrefois sur les deux rives du Niger au sud de Tombouctou. Venus en Aïr il y a une cinquantaine d'années ils s'installèrent sur les terres du sultan (d'Agadès) avec sa permission et tous les droits que leur conférait leur origine noble. – Indépendants, voleurs et pillards, ils sont devenus peu à peu les ennemis de tous et on troublé le pays d'où on a cherché à les expulser."

On voit quelle différence de jugement dans les deux cas. Il est possible que chez ces tribus expatriées et tombées en milieu hostile, les mauvais instincts

se soient développés fortement. Peut-être aussi cette note sévère se ressent-elle précisément de l'hostilité des gens du pays, mécontents d'avoir à supporter ces nouveaux venus.

Je ferai encore une remarque: La racine FR formative du nom des Iforas est partout assez rare. Or, dans l'Aïr elle abonde tant dans les noms ethniques que dans la toponymie. Je citerai en premier lieu les Kel Iferouane eux-mêmes puis les Kel Ifarayan, les Kel Faras ou Farhas, les Kel Taforhas, l'Oued Farara, les localités de Faras, Afara, Afarak, les Kel Iffokar, anciennes tribus disparues.

Je ne serais pas éloigné de croire que l'Aïr ait été autrefois le centre de ralliement et de formation des émigrants de race iranienne qu'étaient les Iforas. Ils en auraient été chassés par d'autres envahisseurs, touraniens, dont j'ai à plusieurs reprises signalé les traces. Des noms comme ceux que j'ai relevés: Bererof, Brizina, Touggourt, Atar, Zaatcha, Moupti, Tibesti, Oui, etc. appuyés par la présence d'une trainée de nègres brachycéphales au sud du Tchad ne peuvent guère laisser place au doute.

J'ajouterai à mes précédentes constatations la mention d'un nom qui joue un grand rôle dans l'histoire des touareg, celui de la ville d'Es souk pour la possession de laquelle leurs tribus ont lutté, d'où elles ont été, dit-on, chassées à tour de rôle, qui a même donné son nom à certaines tribus.

Ce noma donné lieu à un de ces calembours ridicules familiers aux arabes. Le nom de Souk signifiant en arabe marché, ils ont trouvé que cette ville soudanaise était "le marché". Il paraît au contraire probable qu'elle portait, elle aussi, le nom d'une tribu asiatique, celle des Sok. Les Sok du Thibet, sont d'après Sven Hedin (Southern Tibet, vol III), le peuple que les turcs appellent Hor-Pa. Le premier de ces noms est leur appellation mongole et se prononce aussi Souk et Sog.

La migration des Souk a laissé d'autres traces en Afrique. Au Nord, la ville de Sokna dont les Kel Sokna, appelés aussi Osoknaten ou Tedjéhé N'Efis (Ennepi de Plinie) portent sans doute le nom altéré.

Plus à l'Est dans l'Afrique Orientale un peuple nilotique situé entre les lacs Rodolphe et Victoria porte aussi le nom ethnique de Souk. L'invasion touranienne dans cette région a été tellement massive qu'elle a transformé le

(10) crâne de ces nègres qui est brachycéphale. Le nom des Tourkana, leurs voisins, ne saurait laisser aucun doute sur l'origine de cette modification.

En ce qui concerne les Touareg qui ont pris le nom de l'ancienne ville des Souk, il est très possible au contraire qu'ils n'aient aucune trace de sang touranien; mais leurs prédécesseurs, créateurs de la ville de ce nom en avaient sûrement.

Quoi qu'il en soit le nom de Souk à côté de celui d'Oui et de Tibesti ne saurait guère surprendre. (1)

Les Iforas de l'Adrar sont assez mal connus au demeurant, de même que les suivants.

IV GROUPEMENT DES IFORAS DU DAMERGOU

Ceux-ci seraient arrivés de l'Adrar oriental en même temps que les deux tribus dont je viens de parler et ont poussé un peu plus au Sud. Ils font partie des tribus, Kel Oui pour la plupart, qui dépendent de l'Anastafidet. On sait que c'est le chef élu des quarante-deux tribus qui ne relèvent pas directement du sultan de l'Aïr.

Le Damergou où ils habitent est une région située entre Agadès et Zinder mais plus près de cette dernière ville.

Plus heureux que leurs frères de l'Aïr ils sont considérés comme nobles et personne ne leur conteste cette qualité.

V IFORAS DE MENAKHA

La subdivision de Menakha qui fait partie du cercle de Gao à l'Est de la boucle du Niger comprend parmi ses tribus nobles (Imageren) des Iforas qui appartiennent à la confédération des *Oulliminden*. Ce renseignement nous est donné par le docteur Richel dans son livre *Les Oulliminden* touareg du Niger (1924 page 333),

De quelle manière sont-ils venus se placer au milieu des Touareg du Niger? Je l'ignore mais je rappellerai que les Oulliminden ne sont autres que les anciens Lemta

de la Tripolitaine qui faisaient sans doute partie du peuple des Garamantes. Chassés de leur pays par les Romains ils se réfugièrent au Sous marocain. Poursuivis jusque là par les invasions arabes ils descendirent sur l'Adrar Mauritanien où ils prirent le nom de Lemtouna, puis sur le Niger où ils prirent celui d' Aoulimminden ou Iouliminden ou Oulimminden. Un essai effectué par eux pour remonter pour au nord dans l'Adrar oriental ne réussit pas et ils fixèrent définitivement au Soudan où ils se modifièrent lentement mais sûrement au contact des nègres. Ils ont pris l'armement de ceux-ci, arc et flèches et ils excisent paraît-il leurs filles. Ils n'ont plus autant de chameaux, élèvent des chevaux et des bœufs.

Ce sont peut-être eux que Hourst comprend dans sa liste de tribus nobles des Aoulimminden (La mission Hourst, p229)

VI IFORAS DE GAO

Une autre tribu d'Iforas fait partie du cercle de Gao proprement dit et nous est aussi signalée par le Docteur Richet. Mais ceux-là ne sont plus des nobles. Ce sont des Cheriffen, c'est à dire des marabouts et ils portent le nom de Kel Iforas. Ce sont peut-être eux que le lieutenant Cortier désignait sous le nom d'Iforas d'Ansongo et dont il déclare ignorer la parenté avec ceux de l'Adrar, à moins que ce ne soient les précédents qui poussent aussi jusqu'au Niger.

"

On remarquera que ces Iforas voisinent avec les Kel es Souk dont je viens d'expliquer l'origine probable et avec les Tademekket. Ceux-ci portent le nom d'un lac Fezzan signalé par Duveyrier et d'une fraction de Khoumirs de la région littorale du Nord de la Tunisie (1). Il est donc possible qu'au lieu de faire avec les autres voilés un long circuit par le Sud Marocain, ils soient descendus directement de la Tripolitaine au Niger.

Toutes ces questions d'origine, déjà fort embrouillées par elles-mêmes le sont plus encore par les prétentions qu'ont certaines de ces tribus de se donner une origine chérifienne. Cortier a fait très justement remarquer que les coutumes des Iforas

(1) Commandant Cauvet: Origines orientales des Berbères, BSGA, p159 (ou p 139 – texte peu lisible)

(1) Duveyrier: *Les Touareg du nord*, p31. Du même, *la Tunisie* .

les empêchent de parler des ancêtres défunts et même de prononcer le nom de leur père (l.c. p335) ce qui entraîne un oubli complet des événements historiques à bref délai.

A la partie méridionale du cercle de Gao il y a une large vallée desséchée où on exploite des salines, qui porte le nom de Dallol Fora et se jette dans une autre grande vallée du même genre, le Dallol Maori. Il est probable que son nom lui vient d'une des tribus que je viens de nommer ou peut-être la suivante.

..

VII. GROUPEMENT DES IFORAS DE LA BOUCLE

Une dernière tribu d'Iforas nomadise à l'Ouest de la boucle du Niger. Ceux-là sont classés comme Imrad. Ils font partie du groupe des Immededren du centre, confédération de tribus serves devenues indépendantes qui relèvent directement de Tombouctou. Ces Immededren ,s'appellent aussi Mididagan, ce qui précise leur origine exacte (1). Ils viennent de Mididi, ville ancienne de la Tunisie qui était située au Sud-Est du Kef dans le pays habité primitivement par les Garamantes. Le suffixe gan est sans doute une corruption de djenna (gens de) fort usité dans l'antiquité. Rien ne nous indique s'ils sont venus en droite ligne du littoral sur le Niger comme bon nombre de Garamantes, entraînant avec eux des Iforas ou s'ils ont pris part au grand circuit marocain des Aoulliminden.

Les Mididagan et sans doute aussi les Iforas étaient autrefois les imrad des Kel Tabankort, nom qui ne nous apprend rien.

Mangeot et Marty estiment que ces Iforas descendent de ceux de l'Adrar.

Si l'on examine sur la carte l'ensemble de tous les petits îlots peuplés d'Iforas on reconnaît qu'ils occupent une superficie énorme qui n'est pas en rapport avec leur faible importance numérique (2).

Il serait intéressant d'avoir quelques données numériques sur l'ensemble des Iforas, mais la statistique en ce qui concerne les Touareg est une chose bien vague et bien incertaine.

Essayons cependant de donner une évaluation, quelque fautive qu'elle puisse être, en nous basant sur ce qui a été écrit à leur sujet.

Duveyrier s'est prudemment gardé de proposer des chiffres pour les Iforas des Ajjer, mais en 1904 l'Officier interprète Durand (BS.GA. p. 713), dans une communication sur les Touareg, leur attribuait le chiffre de 2.060 hommes capables de porter les armes, ce qui est a priori invraisemblable. Les statistiques du Gouvernement Général de l'Algérie de ces dernières années ne donnent qu'une centaine d'hommes pour le groupe des Iforas qui s'est rallié autour du caïd de Temassinine et en admettant qu'il y en ait autant qui roulent autour de Djanet, de Ghadamès et dans les déserts de la Tripolitaine on arrive à un maximum de deux cents hommes. Quoique le déchet des Touareg mâles adultes soit toujours considérable, on peut admettre pour chiffre de la population totale huit cents à mille âmes au maximum. Ils élèvent des chèvres et quelques chameaux.

En ce qui concerne les Iforas de l'Adrar, souche de cette race, si je ne me trompe; les évaluations ne sont pas plus faciles. Le Commandant Deporter, en 1890, dans ses renseignements sur l'Extrême-Sud, estimait au total à 830 le nombre de leurs tentes, non comprises celles de leurs imrad. D'après lui ils pouvaient mettre sur pied 1000 cavaliers et 300 méharistes. Moins de vingt ans plus tard, Corlier, dans son voyage de 1908, estimait sur place à 46 le nombre des tentes importantes de leurs tribus. Cette indication de tentes importantes est assez vague. En la multipliant par cinq nous arrivons à 230 tentes, sans y comprendre celles de leurs imrad.

Ils élèvent beaucoup de bœufs, de chèvres et de chameaux et ont quelques chevaux. Les mille cavaliers doivent se réduire à une dizaine au plus et les méharistes à deux cents, toujours en ne comptant que les Iforas des tribus de ce nom.

Pour les Iforas imrad des Ke1 Ferouane. le Lieutenant Jean, en 1909, donnait le chiffre de 80 hommes pour une population totale de 400 personnes. Le Colonel Abadie, en 1927, ne précise pas le nombre des Ifoghas, mais comme il diminue généralement de moitié les chiffres de Jean

1 Mangeot et Marty: Les Touareg de la boucle du Niger, bulletin du comité d'Etudes Historiques et Scientifiques de l'Afrique occidentale française, année 1918, p266.
2 Rennell Rodd: people of the veil, Londres 1926, les qualifie "d'omniprésents Ifoghas" pour cette raison (p 52).

on peut admettre celui de 40 hommes faits.

Une évaluation d'une trentaine pour ceux du Damergou sur lesquels je ne trouve aucune précision me paraît vraisemblable.

Pour le groupe de Menakha le Docteur Richet donne une statistique en règle suivant laquelle on peut fixer également à une trentaine le nombre des adultes de cette tribu. Dans la région du Niger ils élèvent plus de bœufs que de chameaux ainsi que des moutons sans poil et des chèvres. Ils ont peut-être aussi quelques chevaux bien que la statistique en question n'en indique pas.

Suivant les renseignements du même auteur les Kel Iforas, cheriffen de Gao, formeraient une tribu encore plus humble, car il ne leur attribue qu'un effectif de 38 personnes, sur lesquelles on peut au maximum prélever un chiffre de huit adultes.

Enfin mettons vingt hommes pour les Marabouts Iforas des Mididagan. Ceux-là, qui ont un abondant cheptel de moutons, chèvres et boeufs ne possèderaient même pas de chameaux d'après la statistique (BCEH et S de l'Afrique Occidentale française, 1918, p184). Ce serait étrange pour des Touareg mais il est permis d'en douter et de croire qu'ils les dissimulaient à une époque de troubles où ils craignaient des réquisitions.

En définitive je serais étonné que le chiffre total des Iforas adultes mâles éparpillés dans la vaste zone où ils nomadisent atteigne un millier d'âmes; admettons plutôt le chiffre de huit cent et comme dans la population targuie le déchet des mâles adultes est relativement considérable donnons 6000 pour le chiffre total de la population.

En raison du climat des régions que certaines de ces fractions ont choisi pour leur habitat il est vraisemblable qu'elles sont appelées à disparaître progressivement, absorbées par les éléments noirs prépondérants qui les entourent. C'est le cas des cinq dernières que j'ai énumérées et qui ont quitté les régions montagneuses et relativement élevées où leurs frères ont réussi à se maintenir.

L'éparpillement des Iforas est extrême puisqu'on en trouve depuis Ghadamès jusqu'à Tillabery, sur le Niger, c'est-à-dire sur 17 degrés de latitude environ, sans

perdre pour cela leur indépendance, leur individualité, leur nom ethnique. Cette constatation permet de comprendre ce que les anciens nous disent de l'étendue encore plus considérable de territoire qu'ils ont occupé autrefois sous d'autres noms et qui a du s'étendre en longitude encore plus que maintenant en latitude lorsqu'ils étaient connus sous le nom de Pharusii.

(11

IDENTITE DES IFORAS ACTUELS AVEC LES IFURACES, LES PHAHUSIENS ET LES BAFOUR

Ces divers synonymes dont j'ai déjà donné plus haut l'origine méritent quelques lignes complémentaires d'explications.

Ifuraces. _ Le mot Ifuraces qui ressemble tant au vocable actuel n'a été employé qu'à l'époque byzantine dans le poème de la *Johannide* composé par l'évêque Corippus en latin, en l'honneur de Jean Troglita. Ce général byzantin défit en 517 une formidable coalition des Africains du Sud tripolitain qui menaçaient l'Afrique du Nord, reconquise par les Byzantins qui relevaient les ruines faites par les Vandales.

L'historien Procope, qui nous a narré en détail les débuts de cette lutte ne prononce pas le nom des Ifuraces, auxiliaires d'Antalas, roi maure de la Byzacène qui était venu assiéger Carthage, mais je relève à la fin de son exposé (1) un détail qu'il convient de noter soigneusement, car il nous explique tant pour cette époque que pour celles qui la précéderent la manière dont les migrations africaines se produisaient dans l'antiquité.

Après la victoire des Byzantins, nous dit-il, les ennemis épargnés par le massacre s'enfuirent dans les contrées les plus reculées (1).

C'est dans la *Johannide* de Corippus que nous trouvons le nom des Ifuraces et de leur chef Karkasan qui y tiennent un rôle de premier plan. Malheureusement les licences poétiques et les nécessités de la métrique ancienne enlèvent quelque précision au récit.

Les noms des tribus africaines se substituent indistinctement l'un à l'autre suivant les nécessités de la césure; Marmarides, Barcéens, Maziques, Austuriens, Maures, Garamantes, Ilaquas ou Ilanguaten (sans doutes les Levathes de Procope et les Louata des auteurs musulmans) s'interchangent de la manière la plus contraire à l'exactitude historique. De même les noms des combattants paraissent de pure invention comme les Azor et Médor du Roland Furieux de l'Arioste. Aucun d'eux ne rapproche des noms berbères ou touareg connus.

Néanmoins les détails donnés par le poème sur les Ifuraces, leur chef Karkasan, leur pontife Ierna, prêtre du dieu Gurzil, taureau fils d'Ammon aux Deux Cornes et d'une génisse, sont suffisants, pour qu'on puisse reconnaître les Touareg Iforas.

Dans un premier passage il les dépeint ainsi: " Le prudent Ifurac accourt aussi à pied... On le reconnaît à son bouclier, ses javelots et à son glaive redoutable."

Ailleurs il s'exprime ainsi: "Les Barcéens courent se livrer à leurs brigandages habituels... ils ne portent pas comme les autres guerriers, attachés à leur flanc le bouclier et le glaive menaçant, mais un anneau qui entoure leur bras de son cercle, le serre légèrement et ils laissent le fourreau pendre à leur bras nu. Les Maures ne couvrent point leurs bras des manches d'une tunique; le ceinturon garni de la boucle n'entoure pas leurs flancs; leurs hordes farouches marchent au combat la tunique flottante et portant deux lances armées d'un fer; un javelot redoutable (il s'agit sans doute du sabre), attaché à leur corps grêle, pend depuis leurs épaules; un voile de lin entoure leur tête hideuse retenu par un nœud solide et leur pied noir appuie sur la grossière chaussure du pays des Maures... Telles sont les tribus marmarides dont l'Afrique eut à soutenir le choc " (chant III).

Voilà bien dépeints à grands traits le voile du targui, son poignard de bras, sa tekhamist relevée sur les épaules pour l'action, son épée, sa taille svelte et élancée.

Tissot commentant le premier de ces passages écrit: " *Les Ifuraces qui combattent à pied et se servent habilement du sabre sont évidemment des montagnards. On sait avec quelle adresse les berbères manient la flissa, longue lame droite dont le tranchant*

seul donne une double courbe concave près de la poignée, convexe vers la pointe (1)".

Nous connaissons fort bien maintenant leur manière de combattre à pied; ils s'approchent au préalable aux grandes allures sur leurs mehara le plus près possible de l'ennemi de manière à lui lancer leurs javelots, puis ils sautent vivement à terre et abordent leurs adversaires le sabre à la main. Cela n'implique nullement qu'ils soient montagnards. Il est vrai qu'à l'époque où écrivait Tissot on ne connaissait pas encore tous ces détails.

Mais revenons à Corippus que j'étudie dans la traduction qu'en a donnée M. Allix, (1).

C'est cet auteur qui a indiqué le premier usage du mehari africain dans des termes qui semblent indiquer qu'il était fort bien connu à son époque: " *On voit accourir à la hâte fantassins et cavaliers et ceux qui, selon l'usage des Maures, sont montés sur des chameaux élevés*" (chant VI, mais il ne décrit pas leur harnachement si particulier).

Karkasan et son conseiller Ierna avant d'engager le combat avaient disposé leurs chameaux sur huit rangs formant une première enceinte; à l'intérieur étaient les bœufs rassemblés sur six rangées; une troisième enceinte intérieure était formée par le petit bétail attaché au moyen de cordes et la défense était complétée par tous les ustensiles des nomades: pieux des tentes, fourches, planches à fouler (sic). Le tout entourait le campement où se trouvaient les familles des Iforas.

Le Lieutenant Jean, dans sa description de l'Air nous enseigne (l.c. p263) que cette formation appelée Marah par les Touareg est encore usitée par eux au Damergou. Les Imezoureg (nobles) de cette région parmi lesquels sont compris, je le rappelle, une tribu d'Iforas usaient de cette tactique en cas de surprise: leurs carrés ne furent jamais enfoncés.

La présence d'un assez grand nombre de bêtes à cornes au milieu des chameaux des Ifuraces de Karkasan est de nature à nous surprendre quelque peu.

(1) Tissot: Géographie comparée de la Province Romaine d'Afrique, 1884-1888, p. 470.

(1) Le manuscrit latin de ce poème découvert seulement en 1820 à Milan a été traduit en français par M. Allix dans la Revue Tunisienne de 1899 et les années suivantes. Il mériterait une édition critique, sérieusement annotée en raison de son importance pour une période et pour des nomades peu connus.

Au Soudan, c'est le principal élevage des Iforas actuels; dans le Sahara tunisien et tripoliteain les conditions d'existence ne sont plus favorables aux bovins et vraisemblablement elles ne l'étaient guère plus au IVE siècle de notre ère. On est donc amené à croire qu'il s'agissait peut-être de bêtes de razzia enlevées dans la province d'Afrique.

On pourrait aussi admettre dans l'hypothèse que j'envisageais plus haut, d'une arrivée récente d'Iforas de l'Adrar émigrés vers le Nord, qu'ils avaient pu faire franchir le Sahara désert dans de bonnes conditions par un nombre important de leurs bovins et qu'ils avaient pu les conserver jusque là.

Il est certain que les cultes zoomorphes de l'Egypte s'étaient répandus à l'Occident; la célèbre gravure rupestre de Telizzahren découverte par Barth dans le pays des Touareg Azzer en est une bonne preuve. Le culte du dieu Gurzil dont Ierna était le pontife en est une autre. Enfin le fait que rapporte Corippus paraît en être une troisième. Avant le combat les Ifuraces lâchaient devant le front de bandière un taureau qu'ils chassaient vers l'ennemi sans doute dans un but religieux soit comme sacrifice propitiatoire, soit pour permettre d'augurer du résultat de la lutte d'après sa manière de faire et la durée de sa course.

L'ensemble de toutes ces considérations rend moins étonnante la présence d'une quantité de bœufs au milieu des chameaux des Ifuraces.

Quoi qu'il en soit après les terribles combats de 547, ils dis' parurent, ayant sans doute rejoint comme je l'ai dit plus haut leurs frères de l'Adrar qu'ils ne quittèrent à nouveau que beaucoup plus tard.

Les arabisants ne pouvant admettre une pareille lacune dans les connaissances de leurs auteurs préférés ont cherché ce que sont devenus les Ifuraces.

Le traducteur d'IBN Khaldoun, M de Slane a essayé de les assimiler aux Beni Ifren, tribu de la tripolitaine qui alla par la suite se réfugier au Maroc et y fonda une dynastie illustre. La racine de leurs noms respectifs est la même effectivement et il est possible que dans une antiquité fort éloignée, ils soient dérivés d'un même nom ethnique, d'une manière plus ou moins détournée. Mais en ce qui concerne les Beni Ifren

S'enfuirent vers cette époque pour gagner l'Occident, il semble bien qu'ils tiraient leur nom du Djebel Ifren qui existe toujours avec une ville du même nom au Sud-Ouest de Tripoli. En berbère le mot ifri veut dire caverne et se trouve sans doute en relation avec les noms précédents. Néanmoins je pense que toute cette région de montagnards troglodytes a été surtout peuplée d'Ibères du Caucase qui y ont apporté la mode des habitations souterraines de leur pays. On sait d'ailleurs que Caucasiens ont joué un grand rôle dans la formation des peuples voilés (1).

Un autre savant, Fournel, dans son *histoire des Berbères* (p. 102) transforme bravement le nom des Ifouraces en Ifouren et accuse Corippus de l'avoir défiguré. C'est lui qui se trompe car on ne trouve des Ifouren dans aucune des généalogies berbères, ni dans aucune nomenclature moderne. Il l'attaque aussi sur le nom de Karkasan qui me paraît au contraire celui qui offre le plus de vraisemblance; il rappelle en effet le nom ibère de la ville de Carcassonne.

Plus fondés sont les rapprochements de Tissot (c. p. 1 – ou c.p. 4) qui met en avant le nom des Beni Fournal ou Foughal, car ceux-ci existent réellement. Les généalogistes arabes les classent dans leurs Darica Zenata et il s'en trouve encore maintenant dans les communes de Djidjelli, de l'Oued Cherf, de Fedj Mzala, de Biskra (Ksar Foughala), des Braz et du Gouraya. La dispersion de ces collectivités date sans doute d'une époque fort reculée, alors que le peuple que j'étudie avait une extension, comme on va le voir plus loin.

En résumé on ne peut échapper à cette conclusion que si les Iforas ont évité les classements des généalogistes arabes et des chroniqueurs musulmans, c'est parce que réfugiés dans une région reculée ils ont été les derniers visités par eux. D'après leurs propres traditions, ils ne seraient revenus sur la rive nord du Sahara que depuis trois cents ans environ vers 1650 (Duveyrier, p320; Cortier, p274; Charlet, l.c.p664).

Pharusii. _Revenons maintenant aux Pharusii. J'ai été amené plus haut à propos de l'habitat actuel des Iforas à établir que les Pharusii peuplaient comme eux l'Adrar oriental

(1) Commandant Cauvet : *Les origines caucasennes des Touareg*, BS GA IV, 1924, et 1925.

et à discuter l'interprétation que donne M. Gsell des passages de Strabon qui les concernent en les plaçant dans le Maroc méridional.

On pourra se reporter sur ce point à ce qu'en dit M. André Berthelot dans son ouvrage récent sur *l'Afrique Saharienne et Soudanaise* connue des anciens (p. 246) bien que je ne partage pas ses idées sur bien des points.

Je n'y reviendrai pas. Mais il me reste à compléter cet examen par l'étude de certains textes de Pline et de Ptolémée dont je n'ai pas encore parlé et qui ont une certaine importance.

Pline donne des renseignements vagues et contradictoires sur le pays des Pharusii; tout d'abord (V. I. 10) il dit qu'ils sont à l'intérieur du Sahara en arrière des Perorsi qui occupent le rivage de l'Océan Atlantique; plus loin (V. VIII. 10) il affirme au contraire qu'ils atteignent l'Atlantique.

Il semble que les indications de Strabon concilient ces deux propositions différentes puisque d'après lui, ils feraient trente jours de marche pour venir aider les Perorsi et les Nigretes à détruire les nombreux établissements phéniciens de la côte.

M. Gsell estime, et je partage sur le premier point son opinion, que Pharusii et Perorsi ne sont que deux transcriptions d'un même nom africain et que la qualification d'anciens perses donnée aux premiers s'explique par un jeu de mots supposant le nom intermédiaire Perorsi (1. c. p. 297). J'ai fait remarquer que le singulier tamachek *Faris* explique bien mieux la formation du mot grec Pharusii, mais je crois très probable la déformation du premier de ces termes en Perorsi. Quant à leur origine perse je m'en expliquerai plus loin.

Le géographe de Ravenne transformera un peu plus tard les Perorsi et Pharusii en Perora, Paurisi.

Les anciens surtout les grecs ont torturé les noms africains, d'une manière inconcevable. Mais aucun n'a égalé sous ce rapport Ptolémée qui pour grossir ses nomenclatures a accepté des renseignements de la plus basse catégorie.

Supposons que de nos jours un navigateur étranger, par exemple un matelot chinois sans instruction mais intelligent et doué d'une bonne mémoire raconte ce qui se dit dans les milieux qu'il sera appelé à fréquenter. Il apprendra que le fonds, de la population est formé de Bi-ko aux innombrables tribus, de Ka-bil, de Moutchou et de You-Pi, que le pays a été conquis

récemment par le peuple bruyant des Di-doun qui ont introduit avec eux des Pé-Pé, des Mal-té, des Ta-li-ane, des In-gliz, etc. Il pourra transmettre à quelque Ptolémée de son pays tout un amas d'indications de ce genre, exactes quant au fonds, mais parfaitement inutilisables. Tel est l'effet que me font les listes de Ptolémée. Les noms qu'on y trouve ne peuvent être acceptés que s'ils sont contrôlables par d'autres sources de renseignements anciennes ou modernes.

Tout récemment, M. André Berthelot a tenté de le réhabiliter, mais je crains que ses efforts ne soient vains.

En ce qui concerne les Pharusii déjà cités, il est d'accord avec les auteurs qui l'ont précédé et ces nomades que nous retrouvons dans les Iforas, il les signale en plusieurs points différents à l'intérieur de l'Afrique, ce qui concorde bien avec leur répartition actuelle.

M. André Berthelot fixe ces trois emplacements: 1er au pied de l'Adrar occidental; 2e Au Nord des Eglab, c'est-à-dire au Nord-Est des précédents; 3e Du côté du Kaarta, c'est-à-dire au S.-S.E de l'Adrar de Mauritanie, (1. c. p. :387-388).

Je ne crois pas impossible que les Pharusii se soient au autrefois étendus jusque là, mais en repoussant fort à l'Est ces positions on tombe à peu près sur la ligne de celles qu'occupent actuellement les Iforas et d'autre part les indications de Strabon relativement au climat soudanais de leur pays et à leurs relations avec Constantine sont de nature à faire admettre cette modification.

L'identification des Pharusii des Grecs avec les Four ou Ba Four des Africains et des traditions soudanaises montre bien d'ailleurs que l'habitat de ce peuple doit avoir été très vaste et que sa détermination prête à une certaine élasticité.

Bafour., Maurice Delafosse (1) nous apprend que dans les traditions Maures de l'Ouest il est question d'un ensemble assez disparate de peuples très métissés désignés sous le nom de Bafour d'où seraient sortis par la suite Songoï, Sereres, Mandingues, Bambara et Dioula. Ils habitaient primitivement le Hodh et la Mauritanie à l'époque lointaine où ces pays étaient cultivables. Ils auraient recueilli par la suite des sémites émigrants dont M. Delafosse exagère relativement

(1) Maurice Delafosse: *Les Noirs de l'Afrique*, p. 43.

l'importance quantitative, mais qui exercèrent sur eux une influence civilisatrice considérable.

Ces Bafour seraient à mou sens les ancêtres des Pharusii et Iforas, qui purent conserver la pureté de leur sang parce qu'ils s'étaient fixés dans des régions montagneuses favorables à la constitution de la race blanche.

Cette opinion est corroborée par une étude parue récemment dans le Journal de la Société des Africanistes (2). L'auteur admet que les Balour auraient été les premiers conquérants blancs qui furent refoulés et dispersés par les Berbères, puis par les arabes, ils firent des puits, des cultures de palmiers dont certaines portent encore leur nom (Nekhat Bafour, puits d'Indabba Four). Ils étaient très grands, inhumaient leurs morts couchés. Leur centre, Atar, s'appelait Medinat el Kilabi (sans doute traduction arabe du mot ancien) à cause des chiens de combat qu'ils élevaient. On rapporte que ce sont eux qui ont introduit le système hydraulique des feggaguir. Ils étaient rouges de peau et le métissage avec les berbères éclaircissait leur teint.

Le nom de Ba Four est composé du préfixe collectif africain Ba et d'un mot dont on ignore la signification exacte mais qui n'est ni berbère ni arabe.

D'autres disent qu'ils étaient forgerons et taillaient les pierres.

Un travail lieutenant Vallée dans les archives du cercle de Trazra assimile formellement les Pharusii et les Bafour.

Telles sont les données que je puis recueillir dans cet important travail qu'il est difficile de résumer, car il rassemble des traditions diverses et parfois contradictoires.

J'y ajouterai quelques indications sur des faits qui viennent appuyer l'identification des Bafour avec les Pharusii et les Iforas.

L'aire d'expansion des Four ne s'est pas bornée à l'Afrique occidentale. A leur sortie d'Egypte, car ils ont traversé cette région comme la plupart des peuples qui ont contribué au peuplement de l'Afrique, ils se sont installés dans un pays qui a conservé leur nom jusqu'à ce jour, le Darfour, la maison, l'habitation des Four.

(14)

Dans cette région les apports de sang blanc se sont fondus dans le sang noir. Les Four y sont devenus entièrement noirs, mais non nègres.

On y parle diverses langues, groupe nilo-tchadien, notamment le nouba qui est aussi appelé barabra ou berberi. Malgré ce nom significatif cet idiome diffère fortement des dialectes berbères parlés dans l'Ouest et du tamachek parlé par les Iforas.

A El Facher, capitale du Darfour on parle le Kongara appelé, aussi Fur ou Fer, nom également significatif.

J'extrait ces diverses indications des *Lanques du Monde* de Meillet et Cohen.

C'est vraisemblablement pendant la traversée des pays peuplés par des Kouchites et Chamites que le pluriel en Four de leur nom s'est formé, car en remontant vers l'Est, comme on va le voir, on ne trouve plus cette modification; le singulier Faris mieux conservé le montre aussi.

Les Iforas descendants des Pharusii et des Four nous apparaissent encore comme fort différents des autres touareg avec lesquels ils ne se sont pas entièrement amalgamés. C'est ce que nous montrent les recherches anthropologiques et ethnographiques.

Anthropologie. Les mensurations prises récemment au cours de la mission du Hoggar (1928) par le professeur Ely Leblanc de l'Université d'Alger nous apportent en ce qui concerne l'anthropologie des Iforas une véritable révélation de la plus haute importance. Elles sont détaillées dans une étude parue dans la Revue anthropologique (Novembre-Décembre 1928 et Janvier-Mars 1929) sous le titre: *Les touareg: Ethnographie physique et anthropométrie* et sont complétées par un petit récit de voyage *Choses et gens du Hoggar* (Alger 1929) moins austère.

Le docteur Leblanc qui faisait partie de la Mission du Hoggar a eu la chance de tomber à Insalah sur un petit groupe d'Iforas de l'Adrar venus pour commercer. On conçoit qu'ils étaient de la sorte entièrement à sa merci et ont dû se prêter de bonne grâce à toutes les mensurations nécessaires. Ils étaient d'ailleurs là à l'abri des moqueries et du qu'en dira-t-on de leurs proches, aussi redoutables dans le centre de l'Afrique que chez les civilisés.

(2) Dr A. J. Lucas: *Etude sur l'ethnique maure et sur une race ancienne, les Bafour.* Journal de la Société des Africanistes, tome I, fasc II, 1931.

Il a pu en outre examiner au retour quelques Iforas du Nord.

Au lieu de mélanger ces mesures avec celles des autres Touareg et de prendre des moyennes, ce lit de Procuste des anthropologues, il les a envisagées individuellement. Voici quelques notes que j'extraits de ses études.

" A la première vue les nobles du Hoggar paraissent moins racés que les Iforas rencontrés et mesurés à Insalah. Différences psychologiques même. Les hoggar à l'aide rieurs et familiers; les Iforas, dignes, silencieux, timides." (choses et gends du Hoggar, p20).

Remarquons que les premiers étaient chez eux et les autres chez nous, ce qui explique en partie, mais en partie seulement cette différence.

En ce qui concerne les caractères somatologiques voici quelques descriptions (1):

"1. *Salaka ag Khemou.* _ Noble Iforas de Kidal, 35 ans. *Epaules horizontales. Nez droit, haut (mésopé); cheveux lisses, iris bruns. Pommettes larges et saillantes.*

Lèvres bien dessinées, peu épaisses. Orthognathe. Mains fortes, longues et élégantes. Physionomie intelligente et douce.

2. *Mokhamed ag Khama.* _ Noble Iforas de Kidal, 40 ans. *Beau type berbère. Visage très long. Front haut, front en bas et bombé à la partie supérieure. Net haut (prosopé) légèrement aquilin à ailes larges, ouvertures nasales obliques en haut et en arrière, pointe tombante. Cheveux légèrement ondulés. Bouche fine à lèvres étroites. Iris brun clair. Dents molaires abrasées. Mains fortes, doigts très longs: médius 11.56 cm, index 10.5cm, pouce 7 cm. Coloration bronzée.*

3. *Yaya ag Akoumi.* _ Noble Iforas de Kidal, 39 ans. *Figure très large. Front bas fuyant. Nez droit et court, à dos peu élevé (platope). Cheveux longs et ondulés. Iris brun foncé. Dents solides et saines, molaires supérieures abrasées. Mains courtes et larges, doigts gros et courts, m=10c, i=9cm, p=6cm. Fortement musclé, fessiers énormes, sans obésité. Air rude et primitif. Coloration de la peau: bronze rouge. Métis.*

4. *Kena ag Mohamed.* _ *Ibottenaten de 20 ans (?) de Kidal (Iforas). Parents Iforas + Ibottenaden. Front droit. Visage long. Menton étroit. Net droit, court. Cheveux noirs, longs, tressés en arrière, légèrement ondulés. Iris brun. Dents saines. Lèvres épaisses et retroussées. Main très forte et très longue, doigts longs: m=12cm,5; i=11cm; p=8. Corps mince. Coloration brune. Hyperesthésique.*

(15)

(1) Dr Leblanc. L.c. R.A. 1929, p23.

5. *Indaouna ag Yersouf.* Noble Iforas, 20 ans. *Front droit moyen. Cheveux tressés légèrement frisés. Iris brun. Nez légèrement aquilin, haut-long. Petite taille. Teint clair. Main moyenne, doigts moyens, m=10; i=9; p=6. bouche petite, bien dessinée, lèvres légèrement proéminentes.*

11. *Amran ag Ibrahim.* _ Père noble Iforas des ajjers. *Mère noble Kel R'ela du Hoggar, 30 ans. Front droit, iris brun foncé. Nez légèrement aquilin à dos haut, mais sans la forme caractéristique. Cheveux ondulés. Mains fortes, doigts m=10.5; i=9.5; p=7. bouche grande.*

22. *Mohamed ould bilko.* _ Métis de nègre et Iforas, 20ans. *Coloration de la peau: brun foncé. Pommettes saillantes. Nez platope et platyrhinien. Front fuyant. Iris brun foncé. Prognathisme. Lèvres grosses saillantes, mains moyennes. Métis à dominante nègre.*

41. *Melloul ben Si Mohamed ben Otsmane.* Noble Kel Réla. *Grand-père Iforas, le fondateur de Tazerouk. Nez aquilin, épais, à pointe tombante. Bouche moyenne, lèvre inférieure proéminente. Iris brun. Menton étroit. Pommettes saillantes. Cheveux lisses.*

46. *Bai ben Bedda.* _ 45 ans. Noble Iforas de Temassinine. *Méhariste. Taille moyenne. Iris brun clair. Nez large, mal modelé. Cheveux lisses. Pommettes peu saillantes. Mains larges. Large calvitie.*

17. *Khorhi Ag Mokhamada.* _ Iforas de Temassinin, 27 ans. *Frère de Mokhtar (n° 48). Taille moyenne, Figure large à pommettes saillantes, menton étroit. Nez: droit, yeux écartés. Iris brun foncé, cheveux frisés. Mains courtes et larges. Forte musculature. Coloration de la peau bronze roue. Métis.*

48. *Moktar ben Mokhamada.* _ Iforas de Temassinin, 26 ans. . *Frère de Khorhi, très grande ressemblance avec son frère. Taille au-dessous de*

Dr Leblanc. L.c. 1928, p335 et suivantes pour le détail et 1929, p23 pour les différences générales.

la moyenne , *Figure large à pommettes très saillantes. Nez droit et terminé en pointe. Cheveux crépus. Iris brun foncé. Lèvres saillantes. Mains moyennes larges. Menton assez large. Coloration de la peau bronze rouge. Métis.*

49. *Driss ben Othman. _Mère Iforas de Temassinin, Pére Cheurfa (Arabe). Grande taille. Pommettes modérément saillantes, cheveux légèrement frisés. Lèvres saillantes et épaisses. nez court, étroit et mal modelé. Iris brun clair. Mains longues. Coloration claire des téguments. Métis Iforas, (probablement déjà mêlé) et arabe.*

50. *Faredj ben Mohamed. _Iforas de Ghadamès. Beau type pur rappelant les Iforas de l'Adrar. Haute taille .cheveux lisses. Pommettes saillantes. Menton droit. Iris brun. Nez aquilin à pointe tombante, à narines larges et obliques, très caractéristique. Main longue 20 centimètres de l'articulation du poignet à l'extrémité du médius. Lèvres minces. Coloration brune ordinaire de la peau".*

Je ne reproduirai pas les mesures qu'on trouvera dans les tableaux détaillés de mensuration individuelles et de synthèse anthropométrique (p352), mais voici le résumé des différences que l'on constate entre les Iforas purs et les Hoggar.

" Taille plus haute 178,7 au lieu de 171,4.

La tête est un peu plus petite et le cou plus long.

Dolichocéphalie un peu plus accentuée

Le diamètre bizygomatique est un peu moins grand

Le front un peu plus large

Leptorhinie très supérieure à celle des hoggar. M=63.9 au lieu de 69.5

La bouche un peu plus courte

Les yeux un peu plus écartés

La grande envergure plus développée, avec une largeur d'épaules moins grandes, indique des membres supérieurs plus longs.

Les membres inférieurs ont la même longueur que chez les Iforas et le bassin de la même largeur.

Les hanches sont plus étroites

Le thorax un peu moins large.

La jambe est un peu plus longue par rapport à la taille et un peu plus longue aussi par rapport à la cuisse.

Dans l'ensemble, l'Iforas est encore plus grand et plus mince que le Hoggar, mais il est moins racé, moins noble et puissant d'allure. Il est plus sociable et plus doux que le noble du hoggar.

Il existe assez fréquemment chez les Iforas, ceux de l'Adrar (Kidal) comme ceux de Temassinin, un métis extrêmement curieux parce qu'il se présente toujours avec les mêmes caractères bien définis et qu'il semble fixé en sous variété ethnique bien connue puisque ceux avec lesquels ils vivent ou qui voient fréquemment des Iforas, n'hésitent pas à déclarer que ce sont "des vrais Iforas, les beaux types."

Or ce pseudo Iforas pur, est tout à fait différent de ce que considère comme l'Iforas pur, celui des n° 1,2,4,5,6,50. Comparé à la description précédente, il est de taille moyenne, 166, dolicho ou mésaticéphale. Tête haute, courte et large avec menton étroit. Pommelles larges et saillantes. Fortement mésorhinien. Front large, nez droit et large court et pointu. Membre inférieur un peu plus court que les précédents. Le bassin est un peu plus larg., Le thorax est plus large. La jambe moins longue par rapport à la cuisse et à la taille. Les muscles plus forts. Mains courtes et légères, lèvres saillantes.

L'ensemble est beaucoup plus lourd, plus grossier que les précédents, mais très dessiné et très typé. Ce qui frappe avec cette anatomie. c'est leur' coloration brun rouge assez clair, un peu jaunâtre, se trouvant toujours avec les mêmes caractères du corps et de la face.

On le trouve à Kidal aussi bien qu'à Temassinine. Il semble dans son métissage net, être la réaction spéciale des Iforas à un certain croisement nègre, car les métis des hoggar n'ont jamais présenté cet aspect alors que je l'ai fortuitement trouvé trois fois sur onze Iforas.

Je n'ai pas hésité à donner ces longs extraits de l'étude du docteur Leblanc parce qu'ils nous renseignent de la manière la plus formelle sur les différences qui existent entre les Iforas et les autres Touareg.

Avant ses travaux, des individus de cette nation avaient déjà été mesurés, mais c'étaient surtout des Touareg du Soudan.

(1) Précédemment l'auteur vient de dire exactement l'inverse, mais on ne saurait y voir une contradiction. Racé dans le premier cas s'applique à la finesse, dans le second à la puissance.

LES TOUAREG IFORAS

où les tribus voilées après le long circuit que la plupart d'entre elles ont effectué au Sud du Maroc puis sur les confins des pays nègres ont sûrement absorbé beaucoup de sang étranger. J'ai montré qu'elles s'étaient agrégé des fractions de berbères marocaines entraînées au milieu d'elles (1). Une fois targuisées, ces collectivités étrangères ont pu s'allier avec elles bien qu'en principe les Touareg évitent les unions avec des étrangers. Les tribus du Nord dont les migrations semblent avoir été moindres ont pu sans doute rester plus pures.

D'autre part l'anthropologie n'avait pas encore fait les progrès qu'elle a accomplis depuis et les mesures prises ne sont pas toujours comparables entre elles.

M.H.Sarrazin dans son livre sur *les Races humaines du Soudan français* (1901) a donné les moyennes de ses mensurations de 23 touareg dont 3 femmes, mais ses observations ne sont pas accompagnées de renseignements suffisants pour nous servir et il ne paraît pas au demeurant qu'il ait étudié des Iforas.

On peut faire le même reproche à l'Etude anthropologique sur les Touareg du Sud de M. de Zeltner, parue dans *l'Anthropologie* en 1914 (p459-579). Il semble qu'il n'ait pas mesuré d'Iforas; il ne donne pas d'ailleurs de mensurations individuelles, indispensables pour la connaissance d'une race; mais ses observations sont des plus utiles pour la comparaison des tribus voilées du Sud avec celles du Nord et pour montrer que ces dernières ont mieux conservé les caractéristiques propres de leur race.

M. G. de Gironcourt au cours d'une mission scientifique accomplie de 1908 à 1912 a bien mesuré sept Iforas et il observe que ce sont les plus clairs de sa série et les plus purs de race d'après les traditions du pays. M. René Verneau a donné dans *l'Anthropologie* de 1916 les résultats anthropologiques de cette mission, ainsi que je l'ai indiqué plus haut.

En l'absence des relevés individuels qui n'ont pas été publiés on ne peut se reporter à ses chiffres pour étudier les seuls Iforas.

Enfin le lieutenant Cortier avait rapporté de son voyage dans l'Adrar un certain nombre de crânes qu'il a donnés au Muséum de Paris. Ils ont été étudiés par M Paul Rivet et publiés dans l'étude de

(17)

LES TOUAREG IFORAS

Th. Monod sur l'Adrar Ahnet(1). Sept d'entre eux, recueillis à Teleya dans l'Adrar des Iforas paraissent bien appartenir à des Iforas purs ou métissés et peuvent donner lieu à d'intéressantes comparaisons avec les mensurations du docteur E. Leblanc qui restent jusqu'à présent le plus utile document que nous ayons sur cette race qui apparaît bien distincte, au point de vue purement somatique, des autres touareg.

Ethnologie. - En ce qui concerne l'étude ethnologique de ce peuple, ce sont toujours les renseignements de Duveyrier et en dernier lieu de Cortier qui nous renseignent le mieux sur les caractéristiques des Touareg Iforas, comparés aux autres tribus voilées.

En voici le résumé, dans lequel je m'abstiendrai de rappeler les habitudes qui leur sont communes avec les autres touareg.

D'une manière générale ils sont beaucoup plus propres de leur personne et n'hésitent pas à se laver fréquemment de sorte que la coloration indigo laissée par leurs vêtements et qui est si marquée chez les hoggar se trouve fort atténuée chez eux.

Quant aux femmes elles ne se teignent pas la figure et ne se fardent pas avec de l'ocre rouge; seuls le koheul et le henné employés dans tout l'Orient sont usités.

Les hommes ne portent jamais de chechia contrairement aux Hoggur qui amoncellent tout ce qu'ils peuvent pour se faire paraître plus grands. Le sommet de leur crâne reste nu (Cortier 318) quelquefois entièrement rasé.

Les femmes suivent un régime alimentaire basé sur une absorption considérable de lait qui a pour résultat de développer leurs tissus adipeux, genre de beauté apprécié des touareg du Sud. Il en résulte qu'elles sont pas des amazones aussi entraînées que les femmes du Hoggar qui prennent plaisir à monter et à dresser leurs mehara, et qu'elles se contentent généralement de se faire transporter par des ânes.

Les Iforas du Nord ne peuvent élever des bœufs dans leur pays et n'en n'ont qu'exceptionnellement, tandis que dans l'Adrar, pays de beaux pâturages, ils commencent à en avoir comme leur frères du Sud.

D'une manière générale les Iforas ne sont pas des cavaliers;

(1) commandant Cauvet: Les noms des tribus touareg. BSGA III, 1924, p305.

(1) TH Monod: l'Adrar Ahnet, travaux et mémoires de l'institut d'Ethnologie, n°19, 1932.

On trouve cependant quelques chevaux chez ceux de l'Adrar; ils sont une monture de parade.

La prononciation des Iforas est moins dure que celle des Hoggar (Cortier, 368) mais ils zézaient moins que les voilés du Sud contaminés par le phonétisme nègre. Suivant l'expression de M. E-F Gauthier ils chuintent les mots.

Comme tous les Berbères Touareg ils ignorent le P et le V, transforment l'aïne des mots arabes en raïne et le ha en kha. Ali devient Rali, Mohammed, Mokhammed.

Certains termes peu nombreux leur sont particuliers; ils ont en outre comme j'ai eu occasion de le dire plus haut adopté quelques mots d'origine chrétienne.

Les Iforas cultivent la poésie comme les autres touareg, mais Cortier fait remarquer que l'ahal, sorte de réunion musicale et littéraire aux peuples voilés est moins prisée chez les Iforas et qu'il revêt chez eux un caractère moins licencieux (p 313). C'est cette coutume sans doute d'origine fort antique qui faisait déjà dire à Hérodote que chez les Garamantes les femmes étaient en commun.

Il est à remarquer d'ailleurs que chez les Iforas, les femmes se marient plus jeunes que chez les Hoggar (309).

Ils n'appartiennent pas comme les autres Touareg à la tribu de leur mère, mais à celle de leur père ce qui est peut-être dû à l'influence arabe. Cependant les droits au tobol au lieu de se transmettre de père à fils, reviennent d'abord aux frères. Les imrad ne participent pas à l'élection des chefs comme chez les Hoggar (Cortier 282).

D'ailleurs les imrad sont d'une manière générale traités beaucoup plus durement par les Iforas que par les Hoggar, aussi ont-ils profité des occasions qui se présentaient pour reprendre leur indépendance comme ce fut le cas lors de notre arrivée.

Les Iforas du Nord dans leur exode vers d'autres régions que l'Adrar n'avaient pas été suivis de leurs serfs et sont par conséquent restés sans imrad.

Par contre Cortier fait remarquer qu'ils traitent très humainement leurs nègres veillant à ce qu'ils se marient et élèvent leur progéniture, tandis que tout au contraire les Hoggar empêchaient leur union et vendaient leurs enfants quand il y en avait (p 330). Mais ceci est peut-être une médisance des Iforas

vis-à-vis de leurs voisins. Ils ne vivent pas en concubinage avec leurs négresses.

En matière de religion les Iforas sont des musulmans très fervents et convaincus. Beaucoup connaissent l'arabe, savent par cœur une partie du Coran qui leur est apprise par des marabouts Kel es Souk, et font régulièrement les prières rituelles (284). On sait que les autres Touareg et surtout les Hoggar n'ont trouvé dans l'islamisme qu'un aliment à leur xénophobie et une incitation à la chasse aux esclaves nègres, païens qui étaient non pas matière à conversion comme l'enseigne le Coran, mais but de pillages et massacres sans fin.

Malgré leur piété les Iforas ne sont pas totalement exempts des superstitions propres aux touareg; leurs femmes pratiquent notamment la consultation aux morts comme le faisaient les Nasamons d'Hérodote (Cortier 209, Duveyrier 415). Ils croient aussi aux génies et à la signification des rêves.

Duveyrier a fait remarquer que les Iforas, et cette constatation paraît s'appliquer à toutes leurs tribus, se distinguent par leur loyauté, leur tolérance, leur piété réelle et par l'exercice professionnel de la réconciliation. C'est ce qui constitue véritablement leur importance dans l'ensemble des Touareg.

Malgré leur bravoure reconnue ils n'auraient sans doute pas réussi à maintenir l'indépendance de leurs débris sans cette force morale que leur confère le respect et la confiance des autres touareg.

Il faut prendre bien entendu ces constatations dans un sens très relatif, car au fond ils ne sont pas absolument exempts des défauts de ceux-ci.

Pour nous l'ensemble de ces divers faits établit nettement que les Iforas appartenaient dans le principe à une race différente qui a réussi à conserver dans une certaine mesure son individualité et ses caractères propres en s'agrégeant aux peuples voilés. Recherchons donc leur provenance.

Origine des Iforas

Etudiant à diverses reprises dans ce bulletin les différents éléments qui sont entrés dans la composition du peuple targui, j'ai montré que sur un fonds d'origine orientale très varié, qui a sûrement formé numériquement le principal apport, étaient

venus se greffer des caucasiens (ibères, circassiens, lezghiens, arméniens, etc.) auxquels s'étaient joints en cours de route des grecs et des égéens en assez grand nombre,

Ces émigrants sont reconnaissables à nombreux noms ethniques conservés par eux avec persistance, à certaines coutumes, à certains traits somatologiques, comme la face triangulaire des ibères, le nez arménien, etc...

Les derniers venus, arrivés on ne sait quand ni comment d'Espagne étaient des celtes dont on ne peut nier l'arrivée, car la javeline en fer adoptée et conservée pendant longtemps par les touareg n'a été fabriquée et employée que par les Celtes en Ibérie. C'est un témoignage irrécusable. En outre le préfixe tribal Kel, inconnu dans les autres dialectes berbères paraît tiré de la première syllabe du mot keleti, qui sert encore à désigner une tribu targuie qui est à l'avant-garde des voilés au N-O du lac Tchad (Koyam dans la Nigéria du Nord).

L'étude des Iforas me fait croire qu'ils furent, parmi les émigrants orientaux, de ceux qui contribuèrent plus à civiliser les pays nègres d'abord, puis à se mélanger ensuite aux nouveaux arrivants, en leur communiquant leurs qualités propres. Dans ce rôle ils finirent par s'user, seules subsistèrent les tribus fixées dans les régions montagneuses de l'Adrar et de l'Aïr qui ont encore eu assez de vitalité pour envoyer de petits essaims dans le nord et le Soudan.

En suivant la trace du nom ethnique apporté par les Iforas, et de la racine formative F.R. , je trouve, ainsi que je l'ai dit plus haut, que ce sont les Perses, qui les ont apportés en Afrique. Mais ce ne sont pas les Perses de Salluste, dont j'ai reconnu en effet les traces manifestes consistant dans des noms ethniques où figurent toutes les grandes villes anciennes du nord de la Perse et qui sont bien passés semble-t'il par l'Espagne, comme nous l'a expliqué Salluste d'après les livres antiques.

Ceux-ci au contraire paraissent être des Persans venus du sud de la Perse et ils sont arrivés tout droit par l'Arabie et par la Mer rouge, à une époque différente.

Le Farsistan et le Seistan ancienne province de la Perse qui fait actuellement partie de l'Afghanistan paraissent être leur point de départ.

Le Farah Roud appelé ainsi (fleuve de Farah) du nom d'une ancienne place forte:

LES TOUAREG IFORAS
Farah, va se perdre dans les bas fonds chottéux du Seistan connus sous le nom générique de Hamoun et qui sont surtout alimentés dans les années pluvieuses par le fleuve Hilmend. Cependant la portion de cette grande dépression où le Farah-Roud parvient quelquefois à envoyer ses eaux dans les années pluvieuses est appelée du nom de Lac Farah. La forteresse de Farah est un des points naturels remarquablement appropriés par la nature pour servir à l'habitation humaine et il semble qu'elle soit fort ancienne.

Avant d'aller plus loin, rappelons que le peuple bien connu des Afridis, que l'on considère comme ayant une forte proportion de sang iranien a un nom bâti lui aussi sur la racine FR.

Mais c'est en descendant vers le sud-Ouest dans la province du Fars ou Farsistan que l'on trouve le plus de traces de notre ethnique. C'est d'ailleurs la forme primitive du nom des Perses adoptée par les Iraniens.

Le Farsistan comprend en effet divers noms de lieux qui montrent bien la part qu'ont prise à son peuplement les Farsi ou perses: ce sont les Farachband au Sud-Ouest et à 80 km environ de Chiraz. Ferouz Abad vers le Sud (le nom propre de Firouz est aussi dérivé du même ethnique). La ville de Fasa ou Fesa dont est venu le nom de Fez), à 125 km environ de Chiraz. Faregham, à 175 km au S-E de Fourg. Feryah à 225 km de Fourg dans la même direction en face du détroit d'Ormuz. Barr Faris au Sud de Lar.

Dans le golfe persique lui-même à l'Ouest du détroit d'Ormuz, se trouvent les îles de Farur et Nabui Farur.

On constatera que, même au point de départ, apparaît la modification de la voyellisation qui donnera Four en Afrique.

Si l'on songe que les Persans, très accessibles à toute époque de leur histoire aux sentiments philosophiques et religieux (1) ont passé par des crises violentes dont nous avons des témoignages historiques (Behaïsme, Babisme, Chiisme, Mahométisme, Parsismes, etc...), on ne s'étonnera point qu'à la suite de luttes religieuses, par exemple à l'occasion de la réforme de Zoroastre à l'époque préhistorique et des luttes qu'elles ont suscitées et dont le Chah-Nameh nous rappelle les lointains échos,

Des nombreuses migrations aient eu lieu dans toutes les directions. Ces exodes ont répandu partout plus ou moins déformés le nom des Farsis et la racine de leur nom.

Après la traversée du détroit d'Ormudz ou du golfe persique, les émigrants avaient dans cette direction, car il est probable qu'ils ont envoyé des essaims d'autres côtés, continué à traverser l'Arabie et la Mer rouge.

En Arabie nous trouvons la ville d'Affar ou Afar située dans le Yemen au Nord de Sana (1), la tribu des Afar de la côte sud du Mahra qui parlent une langue ekhili (langues du monde 122) et le promontoire de Ras Fartak.

Plus à l'Ouest, dans l'Arabie pétrée, les noms anciens de Phara et de Pharan, (Besnier, Lexique de Géographie ancienne) semblent indiquer que cet ethnique a pu passer par l'extrémité N-O de la Mer Rouge.

Au milieu de la Mer Rouge elle-même sont les îles Farsan en face de Djizan le port d'Abou Arich.

En Abyssinie nous tombons sur la grosse nation des Afar (Afara au pluriel que nous transcrivons Afaras et même Apharas), Ce peuple que les arabes appellent du sobriquet de Danakil (d'où Dankali au singulier, avec un second pluriel Dongola) ne comprend pas moins de 150 tribus et couvre toute la côte Sud-Est de la Mer Rouge avec ses voisins les Somali.

Dans l'Abyssinie elle-même les vocables qui sont bâlis sur la racine de cet ethnique sont assez nombreux: Farre ou Farri au Sud-Est du lac Tsana, Farek au Choa, Fighen, Faras Sabor, Fogara.

Dans la vallée du Nil, même épanouissement de notre ethnique: Farama au débouché de l'isthme de Suez sur la Méditerranée. Pharos ville ancienne, Faouera sur le Nil Sommerset, Farchout, Foga, Faras, Feraïg dans la Haute Egypte.

A l'Ouest de la vallée du Nil nous trouvons principalement le Darfour, c'est à-dire le pays des Four que j'ai mentionné plus haut avec sa capitale d'El Facher, ses habitants les Four ou Fouravi. Notons en passant que ces Four sont des noirs d'une taille élevée et dolichocéphales.

Sur ce même méridien ou non loin on trouve Fodja ou Fojé, à mi-chemin entre El Facha et Khartoum, Farafrah (Forferoun des anciens) oasis isolée dans le désert à l'Ouest du Nil; Facheda sur le Nil plus au Sud, Fachi (ou Agram) dans le Kaouar.

(1) voir Niebuhr: Description de l'Arabie, II, 89 et les cartes un peu détaillées d'Arabie.

Nous sommes amenés ainsi dans l'Air où j'ai montré précédemment la diffusion de notre ethnique.

Il semble que dans l'antiquité cette diffusion ait été telle qu'elle ait permis aux étrangers de donner au continent noir un nom qui en est dérivé Africa d'où sortent les dérivés arabes Ifrikya et autres. On ne saurait s'en étonner en constatant qu'elle a pris de même le nom des Lybiens à l'époque de la prédominance des Lebou, de Berbérie à notre époque en raison de la grande extension de la langue berbère.

En Tunisie les Frechiches, les Beni Ifren, en Algérie les fractions d'Afara, Afer, Afroune, Beni Affeur, Ferada, Feraguig, Ferahna, Fercha, Beni Foughal, Ferkane, Ferguen, Beni Ferah, Feriana, Zaouiet Afar du Bouda, etc... viennent appuyer cette opinion.

Au Soudan les noms bâtis sur cet ethnique sont moins nombreux; on en cite cependant quelques uns: Fogui, bourg du pays du Segou et de la Gambie, Fadoudan du Segou, Farabongou en Senegambie, Farabana et Farim dans la même région.

Les apports des Persans dans toute cette région paraissent avoir été assez sensibles; elle ressemblait à leur pays abandonné et ils ont pu s'y livrer aux mêmes travaux que dans leurs déserts; ^petites coupes en plâtre pour recouvrir les maisons (Souf) comme dans les oasis du Koum, Tebbies et autres, travaux d'adduction d'eau comme les cheggag et les ferraguir analogues aux khanot et kheriz qu'ils avaient été obligés de creuser dans les déserts de Perse pour ramener au jour les nappes souterraines disparues par suite de leur diminutions et de l'abaissement de leur plan d'eau. Vêtements teints à l'indigo, modes divers de coiffure tels que les mèches ou tresses des deux côtés de la figure en usage chez certains peuples berbères du Maroc et les touareg; les persans d'Aberzeidjan les ont encore conservées.

La compression de la tête rendant le front fuyant que l'on constate chez certains indigènes africains paraît avoir aussi une origine persane,

Le voile de figure était employé en Perse dès la plus haute

antiquité à des fins purement rituelles et liturgiques par les Mobeds, prêtres du feu.

Sans renoncer à l'explication que j'ai donnée pour la singulière coutume du *litham* chez les Touareg (Formation celtique de la nation targuie B.S.G.A., 1^{er} trimestre 1920) parce qu'elle me paraît la plus adéquate à leur genre de vie, je crois que l'aggrégation à leur corps de nation du peuple des Iforas n'a pas été étrangère à l'adoption de ce voile.

Que quelques descendants de mobeds, pour se singulariser, se soient mis à porter d'une manière constante le litham, rendu d'ailleurs parfois nécessaire par le climat même du pays, que d'autres, même des serfs, par esprit d'imitation, par orgueil et par la manie égalitaire qui est un de ses corollaires, se soient empressés de faire comme eux en exagérant même cette mode, qu'un chef tout puissant et intelligent l'ait rendue obligatoire en vue de parer à l'élimination rapide dans les combats de ses guerriers blancs trop faciles à reconnaître et à viser, il n'en a pas fallu davantage pour faire prévaloir le port constant du litham.

Les Iforas auraient donc joué un grand rôle dans l'occurrence en versant au fonds commun de la mentalité targuie l'idée fondamentale qui avait amené leurs ancêtres persans à porter le voile dans certaines circonstances.

D'autres noms ethniques ou toponymiques que ceux qui ont FR pour racine ont été sans doute apportés avec les émigrants perses mais en raison de leur moins grande importance ils ont du disparaître plus promptement et plus complètement. Cependant on peut encore en retrouver certains.

Dans mon étude sur les Berbères en Amérique j'ai remarqué que les noms d'Aria, Ariana, réduits à ce qu'ils sont réellement c'est à dire à leur sens purement ethnique, se trouvent en maints endroits de l'Afrique (1). Il est vraisemblable qu'en cherchant quelque peu on en retrouverait d'autres.

C'est ainsi que le nom du Bagradas (Medjerda) qui servait de limite Nord-Ouest au pays des Garamantes au début de notre ère, est le nom du fleuve qui sépare la Carmanie et ses déserts de la Perse, si toutefois on peut avoir foi dans les renseignements de Ptolémée en ce qui concerne l'Asie.

Une oasis du Touat, Regan, porte le même nom qu'une ville de la province de Kirman située à environ 260 kilomètres au Sud-Est du chef-lieu. En raison de sa situation je pense que c'est avec les émigrants du sud de la Perse que ce nom s'est trouvé transporté en Afrique.

Indépendamment des noms qui précèdent, des renseignements tirés des auteurs anciens et des traditions africaines on peut encore avoir recours à une dernière vérification en examinant si les caractéristiques anthropologiques des Iforas s'opposent à ce qu'on les considère comme étant d'origine perse.

Nous avons vu les mensurations si soigneusement élaborées par le docteur E. Leblanc. Rapprochons-les des renseignements que nous pouvons trouver dans les auteurs qui se sont occupés des Persans modernes.

Je prendrai pour cela un des derniers livres parus sur le sujet:

Les Races humaines et leur répartition géographique, de A.,C. Haddon. (Traduction Van Gennep). On peut y lire (p. 195) le portrait suivant des deux groupes principaux des peuples persans du Sud.

" 1°. Les Farsi, élancés et dolichocéphales de la région de Persépolis, qui ont la peau claire, des cheveux abondants et une barbe fournie, de couleur châtain foncé; les vrais blonds aux yeux bruns sont rares: ces derniers semblent en majeure partie Proto-nordiques. 2°. Les Lori qui sont plus grands, bien plus sombres, ont souvent des cheveux noirs, sont très dolichocéphales avec un visage ovale et des traits réguliers: ils semblent appartenir à une branche de la race méditerranéenne où à une race très voisine

Grande taille, port élancé, dolichocéphalie marquée; ce sont bien là les principaux traits des Touareg Iforas et il ne semble pas qu'il y ait de ce chef quelques objections à formuler.

L'anthropologie est donc bien d'accord avec les auteurs anciens, et les diverses considérations que j'ai développées. On peut donc croire que les Iforas de nos jours, appelés autrefois Four ou Bafour et Pharusiens sont bien les descendants d'une antique migration préhistorique effectuée par des Persans, et que les affirmations de Salluste ne doivent pas être traitées de fables.

Commandant CAUVET.